

Jean-Luc  
FLINES



# ARTUS GRAINBÔ

le p'tit pwète crotte-misère



ARTUS GRAINBÔ, le p'tit pwète crotte- misère

*Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue,  
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.*

*Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :  
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,  
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,  
Par la Nature, heureux comme avec une femme.  
ARTHUR RIMBAUD (« Sensation » 1870)*

Jean-Luc FLINES

**ARTUS GRAINBÔ, le p'tit pwète crotte-misère**

J' suis d' par ici  
Quand j' t' aurai dit  
T' auras compris  
Dans mon hameau  
La porte Maillot  
Passe le métro  
Qui parle argot  
Aux Parigots

Dans mes faubourgs  
Y a tant d' amour  
Qu' en faire le tour  
Ça prend des jours  
Et puis des jours

Titi d' Paris  
J' suis d' par ici  
Quand j' t' aurai dit  
Que j' suis d' Paris  
T' auras compris

Léo Ferré

*« On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans. »*

Arthur Rimbaud

*Artus Grainbô, le p'tit pwète crotte- misère*

1

*« Le parc Monceau »*

Il est né dans l'imagination d'un auteur ! Oui ! De la mienne en l'occurrence ! Il y avait longtemps qu'il germait dans l'hémisphère droit de mon cerveau. Sept ou huit ans environ après les événements de la seconde guerre mondiale, mon personnage d'Artus Grainbô ne fait pas ses dix-sept ans. J'ai remarqué ça entre le boulevard du Temple et la butte Montmartre. Il s'en est fallu de peu pour qu'il n'ait jamais vu le jour. Pourtant, depuis longtemps il titillait ma muse par plusieurs détours mystérieux. Ce petit grain de poussière minuscule ne demandait qu'à germer pour créer son univers. Depuis qu'il a vu le jour au travers de ses soubresauts, de ses petits riens dans un espace de vie encore infime et dérisoire, il s'est progressivement muté en un petit futé de l'île de France, une sorte de titi-gavroche dont l'amour infini lui montera progressivement dans l'âme. Ce serait l'enfant de Paris, un peu comme la forêt qui possède son oiseau ordinaire dont le chant serait plus perçant que tous les autres et l'oiseau se nommerait « le moineau » tandis que l'enfant serait appelé « gamin d'Paris » !

Je voudrais qu'il soit bruyant, blême, leste, éveillé, goguenard qu'il croquerait la vie à pleine dent en riant. Il aurait aussi un petit air de Rimbaud qui, par les soirs bleus errerait dans les sentiers, taquiné par les épis de blé et qui foulerait aussi le carreau des rues de la Butte. La fraîcheur éternelle des pavés s'insinuerait sous ses semelles de vents et le vent baignerait sa tête couverte d'un béret noir vissé au sommet de son crâne de bohémien heureux bien que blessé dans le cœur par une lourde peine rentrée et ravivée par des événements qui lui inspireraient une vengeance libératrice.

Oui, je le suis pas à pas pour mieux le cerner mais il m'échappe parfois et j'éprouve un mal fou à le visualiser en tant que poète enfantin qui se serait assez correctement réalisé dans cet idéal du gamin à peine ébauché, au rire ancré sur les lèvres, sachant parfaitement que son cœur demeurerait sombre et même vide à certains moments.

Cette petite grande âme doit être le souffle vital de mon histoire ! C'est évident ! Je n'en parlerai pas, je ne penserai rien à son propos mais je dégagerai, je révélerai l'amour infini, celui qui montera dans son âme. Je le ferai aller loin, très loin comme une étoile filante qui traversera les cieux orageux de notre destinée humaine.

Mais la vie de naïf du petit Artus Grainbô a basculé la semaine dernière pendant sa promenade quotidienne au parc Monceau ! Un havre de paix pour ce gamin déchiré par la guerre, blessé par l'humiliation d'un régime totalitaire de bâton de merde pourri, un jardin d'illusions aux décors insolites où pyramides, statues d'artistes et colonnes antiques se patafioient dans la végétation antonyque. Il allie sa jactance de grelot aux chants des petits piafs, des zéphirs parisiens et des fleurs de mai. Point de jardin de rois, mais avec quelques artifices de jardiniers habiles, il triomphe des hivers parisiens chérissant les berceaux charmants de verdure, les grottes enchantées, les roses naissant au milieu des pluies et des givrures.

Rien à voir avec les jardins à l'anglaise. Ce n'est qu'une fantaisie de poète qui aurait voulu réunir toutes les époques et tous les lieux dans un espace unique, une sorte d'espace vert extraordinaire. L'art de ses jardiniers n'est pas celui des rouleaux égalisant les gazons mais plutôt d'un amant des muses s'amusant d'illusions, guidé par la liberté.

Et le voilà, le petit Grainbô, l'âme légère mais l'esprit encore embrouillé de ce vent estival du mois de juillet 1942, se demandant s'il peut encore rire, chanter, sauter de joie avec ses yeux noirs et son crin jaune couvert d'un béret orageux. Lui, sans parents, rare survivant parmi tous ceux qui ont vécu des heures noires et contre ceux qui ont souillé sa propre histoire et qui demeureront une injure à son enfance. Le parc Monceau est son domaine, son aire de paix, un coin d'azur et de verdure insolents dans cette ville effervescente. La grille d'entrée, une fois franchie, c'est déjà la lisière d'une forêt, saupoudrées de fleurs de songes dont les clochettes en corolles tintent et libèrent leurs senteurs créant des arcs-en ciels dans les jardinets. Jeunes mères, petites filles et princesses étranges font battre le cœur des petits poètes. Cigales qui rougissent en écoutant le chant des oiseaux, voilant ainsi le gouffre de la mort et tendant le front des prophètes vers le ciel, eux, vainqueurs des enfers après un voyage imposé par des bourreaux de la géhenne brune et noire.

Certains de ces traîtres, de ces béquillards, de ces délateurs anonymes et pas toujours faciles à débusquer se terrent encore dans l'un ou l'autre de ces appartements parisiens usurpés et prétendent vivre comme si rien ne s'était passé ! Leur haine ne s'est pas éteinte même s'ils vivent aujourd'hui dans l'ombre froide de leur cafardage trivial et déshonorant.

Il le sait, Artus Grainbô, que Ginette Merdador, la femme de la troisième porte à gauche en sortant de l'ascenseur le lui rappelle sans cesse, qu'il est un pur jobard ! Mais lui n'en peut rien, c'est dans sa nature ! Il y a dans l'aurore de son talent un grain de nigauderie et de bravoure aveugle qu'il revendique. Cette once, ce soupçon de candeur, le ramène avec bonheur aux grâces de l'enfance, au temps où sa bienheureuse insouciance des règles humaines primait sur la trop rigoureuse raison des hommes accomplis.

La mère Merdador ignore que la naïveté est la grâce des grands poètes, une façon différente de la sienne de vivre intelligemment ! Loin des propos révulsifs de cette bourgeoise du cinquième étage, il parcourt donc les allées par ce bel après-midi ensoleillé, lorsqu'il remarque que, dans la pelouse, on a placé là un écriteau inexistant le jour avant et sur lequel est inscrit en lettres rouges sur fond blanc : « Pelouse interdite aux chiens et au poètes » !

Il a déjà vu ça quelque part, Artus, il n'y a pas si longtemps ! Les poètes auraient-ils remplacés les Juifs ? Ou alors tous les poètes seraient-ils Juifs ou tous les Juifs seraient-ils devenus les nouveaux poètes ? Peut-être sont-ce encore de nouvelles lois, de nouvelles calomnies pour insister une fois de plus sur la bêtise et la méchanceté des hommes ? Pour l'instant, le jeune Grainbô n'est pas en mesure de comprendre pourquoi cette catégorie de gens dont il se revendique susciterait la même haine que celle qui a expédié ses parents dans le déluge exterminateur. Bientôt un nouveau tampon « Poète » sur les cartes d'identité ? Et une plume jaune à coudre sur le haut des vestes et des manteaux noirs ?

Sans doute ne sait-il pas que ces nouvelles mesures discriminatoires s'alourdissent malgré la libération officialisée par la fin d'une guerre qui en appelle peut-être une autre dans un avenir pas si éloigné que ça ? Les héros du Pindre n'auraient-ils plus le droit de s'inspirer des fraîches frondaisons de nos parcs urbains ? N'aurait-il plus le droit de profiter d'un coucher de soleil suite au couvre-feu imposé dès dix-huit heures pour tous les rimailleurs de la ville lumière ?

Il s' imagine déjà par une sombre nuit de juillet 1947, qu' à deux heures du matin, des gendarmes viennent lui indiquer qu' il a trois heures pour brûler tous ses poèmes et qu' ensuite un commando de rats spécialisé dans la lobotomie viendrait lui ronger la partie du cerveau, centre de son imagination « débridée ». Ces rats le tondraient entièrement et, à l' aide d' un trépan monté sur un aspirateur, commenceraient à lui pomper sa substance grise et rose, siège de tous ces rêves de ménestrel impétueux. Il deviendrait alors amorphe, prêt à supporter sans broncher l' humeur pugnace de bonshommes inféconds qui gueuleraient très fort en lui donnant de foudroyants coups de pied dans le cul et lui diraient : « Reste là, cochon de poète ! » Alors sa muse infectée par une exhalaison putride s' évaporerait à jamais en pleurant. Elle lui tendrait une dernière fois les bras et crierait dans son dernier souffle : « Artus, Artus, n' oublie jamais que tu resteras poète, envers et contre tous ces chacals piaulant dans la nuit sous la lune glaciale... » Puis, le p' tit pwète se mettrait à rire une dernière fois avant de s' éteindre comme une chandelle morte dans le coin le plus sombre de sa mémoire.

Mais c' est sans compter sur son naturel curieux et téméraire ! Ainsi, il brave l' interdiction et ose placer son pied gauche sur le gazon ! Il ne se passe rien ! Il y plante donc les deux pieds et esquisse quelques pas ! Au bout d' une dizaine de mètres de déambulation sur ses semelles de vent, il entend un concert de sifflets et se retrouve encerclé par un corps complet de gardiens de l' ordre ! Il reste figé sur place ! Les policiers brandissent leur matraque comme des points d' exclamations ! Artus fait demi- tour et rebrousse chemin ! Les policiers reculent tout aussitôt et disparaissent derrière les buissons ! Une fois de retour dans l' allée circulaire qui borde la pelouse, Grainbô tente encore une fois de poser un pied dans l' herbe tendre du printemps pour voir si l' intervention des forces de polices se reproduira ! Coups de sifflets jusqu' au moment de son retrait définitif de la zone interdite !

Le parc Monceau, c' est vrai est un trou de verdure où chante une onde claire et il serait mal venu de tarir son aqua simplex par des déjections s' accrochant follement aux herbes des haillons d' argent où le fier soleil se mire et fait mousser ce petit val de ses rayons ! Jalonnant les pelouses vallonnées, les massifs plantureusement fleuris composés par le maître jardinier du parc, Bertrand Michelet, attirent la curiosité des promeneurs et suscitent toujours des découvertes étonnantes pour les botanistes. Cet espace public est ordinairement le lieu de promenade de la grande bourgeoisie du quartier, qui s' y donne rendez- vous mais aussi un lieu privilégié pour les amateurs d' illusions romantiques et de décors insolites. Il ne comprend pas l' acharnement à protéger cet espace vert et à considérer les « pwètes » de son espèce comme des individus pollueurs et destructeurs de l' environnement ! L' urine des rimailleurs serait-elle particulièrement agressive pour le gazon !?

Mais bon, lui, Artus Grainbô, ne vient pas ici pour satisfaire ses besoins naturels et soulager son appareil permettant l' évacuation des produits du catabolisme de son propre corps sous une forme liquide. Il n' est pas un chien, bien que sa voisine de palier le surnomme le « pwète crotte-misère ». Michelet un pwète en herbe, lui aussi, a fait part à Artus que l' urine, et spécialement celle des chiens, a provoqué une destruction si importante du gazon que l' herbe n' arrive plus à repousser. Du coup, les mémères à toutous du Boulevard de Courcelles sont désormais contraintes d' emmener leurs clébardes uriner dans les zones asphaltées du parc ou dans une cour de gravier réservée aux chiens. Mais quant à assimiler les pwètes à des molosses pisseux alors là... !

À sept heures du matin, au milieu du parc bordé de pelouses sacrées, le p'tit pwète sommeille encore d'amours imaginaires traversant sur ses semelles de vent la brume du point du jour. Sous les branches des saules pleureurs qui comptent leurs perles de rosée, évaporent les derniers lambeaux de chimères nocturnes répandant déjà l'odeur d'une fête d'été. Mais là-bas, dans l'immense ville de Lumières, vers les rues montantes et étroites qui mènent vers la butte, avec son pantalon à bretelles et son tricot déloqueté, l'Artus Grainbo sautille par-dessus les mousses rivées entre les petits pavés des sentiers encore brillant de la rosée matinale. Les mélodies des nuits oniriques débarquent entre ses deux oreilles et s'immiscent discrètement sur le bout de sa langue. Il fredonne les airs qui déversent des larmes roses sur les jonquilles frétilantes.

Monsieur Michelet ne comprend pas la réaction abrupte de la préfecture envers la race de ceux qui possèdent l'art de combiner les mots, les sonorités, les rythmes pour évoquer des images, suggérer des sensations, des émotions. Mais bon, bientôt on considérera les pwètes comme étant l'élément le plus totalement inutile d'une nation, avec les militaires, les académiciens et les crottes sur le trottoir. On ne l'y reverra pas de si tôt au Parc Monceau ! Bonsoir M'sieurs dames ! Ah ! Cette vie de son enfance, le long boulevard qui s'étend jusqu'au parc, quelle sottise ! Et il s'en aperçoit seulement ! Il a raison de mépriser ces chiens qui ne perdent pas l'occasion d'une caresse, ces parasites de la propreté et de la santé de nos parcs. À cause d'eux, les pwètes, assimilés à des clebs écumeurs de boulingrins, sont interdits d'effleurer leur gazon. Le jeune garçon ne comprend pas la raison de ce dédain public affirmé ! Ciel ! Sont-ils assez de pwètes damnés ici-bas pour les confondre avec des corniauds de clabauds crottinant les macadams des villes cambrousées ! ?

Alors il s'évade, loin de ces préjugés malsains ! Il s'évade ! Épée de bois et lance pierres contre la maréchaussée ! Il interprète à lui tout seul des pochades, agitant dans sa caboche toutes les marionnettes qu'il a inventées depuis qu'il a pu quitter le berceau familial ! Il soliloque, changeant méthodiquement de voix ! Dialogue singulièrement avec la statue de Musset, réprimande le jeune faune de marbre ou invective le buste figé au regard absent de Gounod.

« Revoir Montmartre, bande de fripons ! Regardez, je pleure comme un veau ! Je suis seul dans cette ville trop grande pour ma petite âme ! Revoir ma rue de la Contrescarpe, où j'étais autrefois si bien dans mes godillots légers ! Pendant cette longue séparation, si les édifices n'ont rien perdu de leur caractère, les hommes ont bien changé ! De mes bons camarades, plus d'un manque à l'appel ! Allons fripons de Saint Diou ! Comment vous retrouver dans ses visages de pierre blanches ! Allons guignol, reviens moi pour un jour, une heure, toi si dévoué avant la guerre ! Mieux que personne tu peux me redonner la rigolbochade que je puisse encore battre un entrechat ! Espèce de Gnaffron ! Ta tigresse de Madelon te tire toujours les yeux à t'en faire une tronche de bancroche ! Hé pardi ! Espèce de jambe en manche de veste ! T'es plus très fier dans cette ville qui manque de vaillance et qui condamne les pwètes à brouter la caillasse en lieu et place du trèfle à vaches ! »

Au milieu du vent de ses répliques, de ses ripostes cinglantes et de ses tirades empanachées, l'artiste utilise son corps pour exprimer toutes sortes d'émotions et les partager avec son public de pierre. Ses mains se métamorphosent en ailes de papillons, leur battement reproduit celui du cœur. Sa fragilité exprime celle de sa propre vie. Les passants qui commencent à traverser le parc Monceau sont subjugués par tant de délicatesse et de verve ruisselante de fraîcheur enfantine ! Il est en représentation et parvient à contrer le vent dans sa marche mimée au cours de laquelle il se déplace à reculons tout en créant l'illusion par les mouvements de tout son corps qu'il est en train de marcher vers l'avant ! Il donne vraiment l'impression, à certains moments qu'il flotte ! Hallucinant ! Quel artiste cette graine d'Artus de Paris !

\*\*\*\*\*



« *La Merdalar* »

Voilà donc ainsi que le petit Artus Grainbô a décidé de ne plus fréquenter les parcs parisiens à pelouses dans lesquels les chiens et les pwètes sont interdits de circuler !

« Alors, ça y est ! Ils ont réussi à vous empêcher de souiller nos beaux gazons avec vos chaussures crados, M'sieur Rainblo !? »

-Grainbô, Madame Merdalar, Grainbô ! Il a bien envie de lui clouer le bec à cette bourgeoise de palier ! Tous les gens qui pensent nettement plus bas que la moyenne, il les appelle « Bourgeois » et comme disait son ami pwète Gustave Vercoton : « Avoir la haine du bourgeois c'est déjà avoir du mérite ! »

Et la Merdalar c'est une fameuse pante au féminin, un océan de rien qui mériterait tout juste un cercueil vert en fer-blanc, avec une drôle de tête de femme à cheveux bruns fortement pommadés qui, lentement, émergerait d'une vieille baignoire, telle une Vénus anadyomène qui aurait l'échine un peu rouge ! Ce sont des femmes que l'on épouse rien que pour les transformer en attraction de foire ! Elle ne tolère pas qu'Artus sois un bohème qui se prive de tout ou qui néglige le confort !

« Mais vous me diriez bien, espèce de crotte-misère, d'où vous tenez un nom pareil !? » lui demanda-t-elle un jour qu'il rentrait trois sacs de charbons dégoulinant d'un jus noir insipide en les faisant traîner un à un dans l'escalier. A-t-on pas idée de s'appeler Grainbô ! C'n'est pas un nom de chrétien, ça...Grainbô.....n'importe quoi !

D'abord il faut savoir que son nom de famille est issu du japonais « bô » qui est un très long bâton, en bois ou en bambou, parfois recouvert de métal. Déjà ça, ça lui en a bouché un coin à la Merdalar ! Puis, il lui a révélé que son vrai nom c'était « Rokushakubô » et que ses ancêtres étaient de fameux maîtres de Bô-jutsu ! Ils ont un jour débarqué en Bretagne du côté de Bénodet dans un bateau ivre peint de toutes les couleurs et qui s'échoua un beau soir d'octobre dans les années 1790 suite à un coup de grain un peu trop violent ! Il n'a pas fallu longtemps pour qu'on appelle ses ancêtres les « grain » de « bô », ceux qu'un coup de vent très brutal a fait échouer sur les côtes du Finistère !

Quant à son prénom, il dérive du breton Arzhur. Les termes celtes, arth- et -uur, qui forment le prénom Artus, signifient respectivement « ours » et « homme ». Alors Madame Merdalar, apprenez qu'il y a toujours une certaine méchanceté à rire de quelqu'un et la vôtre est bien le signe le plus évident d'impuissance qu'il connaisse ! Quitte à ce que vous lui envoyiez une fois encore votre sale clébard de Bigshit à ses trousses, sachez aussi, Madame la bourgeoise de son palier, qu'en tant qu'écrivillon de parc de répulsion, il est quand même un ours de société et il vous emmouscaille en goûtant la solitude de son imagination ! Vos circonlocutions inhumaines sont comme un chaudron fêlé où vous battez des mélodies sordides à faire pleurer les ours, quand lui, le pwète crotte-misère, il écrit en voulant attendrir les étoiles !

Voilà Madame, Merdador ! Un coup de gueule personnel d'un auteur qui tient à vous préciser dans cette incursion littéraire que lui et vous n'êtes pas du même monde, chère madame. Je ne voudrais pas que cette journée soit emplie de vilénies et vous prie de boire vous-même la plus grande partie de votre venin, ce qui vous rendra encore plus hideuse ! Il y a deux choses qui abrègent la vie : la folie et la méchanceté.

Lui, Artus, mon personnage, est fou de liberté et il en mourra probablement mais vous, Madame, votre nom suffit à gâcher la moindre bonté qui sourdrait de votre margoulette putrescente, la méchanceté de votre bourgeon oculaire et la vulgarité de votre blase suintant d'une infestation incurable !

Là- dessus je vous laisse avec mon héros qui dévale en ce moment avec rage, la volée de marches d'escalier, s'étant pris le pied dans la tringle qui fixait le tapis ! En bas il s'en sort avec seulement quelques ecchymoses et un œil au beurre noir qui mettra, j'en suis certain, huit jours à se résorber !

Du haut du palier, il entend les rires sarcastiques de la bourgeoise rogue et bêcheuse ! Courageusement, il se relève, décide de quitter l'immeuble et de se promener le long du boulevard de Courcelles pour se calmer.

Il voudrait revoir son ami Gustave Vercoton et sa lusignante Léa la Zizouille, une chouette môme, une sorte d'allouf avec de grandes étagères à crayons de chaque côté de la vitrine et qu'il a toujours, pour elle, le palpitant qui se gondole comme une petite frelote à lui du côté de l'île Saint Louis !

Lui, il vit donc seul, dans cet appartement de la rue de Courcelles. Vercoton l'a aidé à le récupérer, abandonné par toute sa famille lors de la rafle du 16 juillet 1942.

C'est un petit bijou d'appartement qui plaisait beaucoup à la Merdador. Elle s'y était installée comme chez elle, huit jours après la rafle tragique. La bougresse avait cédé son propre meublé, nettement plus petit, à la famille de sa sœur de Bézier.

Particulièrement lumineux, cet appartement est situé au troisième étage d'un immeuble haussmannien. Dès qu'on entre dans l'appartement, on remarque sa fraîcheur et ses amples espaces avec de chics planchers en bois clair et vernis aux motifs variés dans chaque pièce. Les différentes pièces se caractérisent par de hauts plafonds avec de la boiserie française et de charmantes portes et fenêtres lumineuses. La première pièce, en entrant constitue l'espace salle à manger et salon. Avec une décoration classique, cet endroit offre une table à manger en bois pour six à huit personnes, un sofa-lit à quatre places, un buffet antique, un miroir, de belles peintures et une TSF Philips modèle a44u.

Dans la chambre des parents à gauche de l'entrée, un haut lit recouvert d'un édredon en molleton, une commode en bois, un miroir, des tables et des lampes de nuit, deux chaises et une table ronde. La salle de bain toute neuve, à côté de la chambre à coucher, ne comporte pas de douche mais une baignoire assez large. Devant la salle de bain, un bel espace de rangement.

Du côté gauche du corridor, une seconde chambre à coucher avec un lit simple, celui d'Artus. Cette pièce possède une grande fenêtre et un petit pupitre d'écolier. Au bout du corridor, la cuisine équipée d'un réchaud au gaz, d'un évier assez bas et d'une table pour deux. L'appartement se termine par une autre belle chambre d'ami un peu austère. À l'époque, de la chambre des parents, on avait accès à la terrasse où la famille dégustait, quand il faisait beau, un bon petit déjeuner.

Cette famille de squatteurs rapinants fut un véritable cauchemar pour Vercoton en voulant récupérer ce bien resté vacant. Merdador et ses deux fils entrèrent par effraction dans le logement et s'y installèrent pour y vivre. Bien qu'ils soient des occupants « sans droit ni titre » il fut très difficile de les déloger. Il était clair, dans la tête de la bourgeoise et de sa smala en question, qu'en tant qu'occupants spontanés, elle avait prétendu être chez elle une semaine seulement après s'être installée. La situation s'enlisa. Pas question d'appeler la police, on savait de quel côté étaient les condés puisqu'ils avaient eux-mêmes expulsé les vrais propriétaires en tant que juifs !

De toute façon, cette démarche devait être entreprise dans les 48 heures qui suivirent l'entrée dans les lieux de ces profiteurs de guerre. Autrement dit, les forces de l'ordre ne pouvaient plus intervenir directement. Ils avaient d'ailleurs bien autre chose à faire en ces temps troublés où le régime de Vichy appliquait une loi plus que discriminatoire ! De surcroît, ces squatteurs s'étaient ménager des preuves afin de justifier qu'ils occupaient les lieux depuis très longtemps : ils s'étaient malhonnêtement adressés des courriers quelques jours avant leur installation dans le logement et un contrat en bonne forme auprès de la Régie de l'électricité avait été établi.

Gustave Vercoton, n'eut plus comme solution que d'entamer une procédure judiciaire en commun avec la concierge de l'immeuble, Mme Delafontaine, qui exprimait souvent beaucoup de sympathie pour la famille Grainbô. Il n'était pas question de les chasser par la force, car toute action violente pour déloger les occupants se serait apparentée à une violation de domicile !

Gustave et Rosette Delafontaine, déposèrent donc une requête auprès du juge du tribunal d'instance du 17<sup>e</sup> arrondissement et obtinrent une ordonnance qui autorisait un huissier à se rendre sur place. Ce dernier recueillit tous les éléments établissant l'identité des occupants illégaux et, par une assignation en référé, il obtint un jugement prononçant leur expulsion. Vercoton réussit ainsi et fort miraculeusement la décision d'expulsion. Il fit appel à un huissier qui adressa aux squatteurs malhonnêtes un avis de quitter les lieux sans délai possible. La Merdador fut folle de rage et résolut dans sa petite caboche de sycophante de se venger contre ce Vercoton et ce Grainbô, selon elle de véritables racailles liées aux forces judéo-maçonniques !

Dans sa hargne viscérale, elle lança le poste de TSF par la fenêtre. Celui-ci se brisa en mille morceaux dans la cour de l'immeuble. Elle raya les meubles avec une longue fourchette à deux dents et obligea ses sales gamins à uriner sur les murs de la salle de bain.

Aujourd'hui, à l'heure où j'écris ces lignes, Artus a envie de traverser tout Paris à pieds ! Alors, il s'en va, les poings dans ses poches crevées, sous le ciel de Paris et il rêve à des amours splendides allant d'un pas d'arpenteur de trottoir Boulevard Malesherbes. Son unique culotte laisse voir un large trou, mais il a de l'air qui le pénètre de toute part et, rêveur, égrène des rimes dans sa course. Le petit gars sent des gouttes de rosée perler sur le front ! C'est l'élixir de vigueur !

Place de la Madeleine, rue Royale, il se parle, les bras en croix à palper l'air, et fait des romans, sur la vie ! Place de la Concorde, il invente des forêts d'obélisques le long de la Seine en passant sous tous les vieux ponts et traverse des savanes ! Les bateaux-mouches, les péniches brillent au soleil comme des chars argentés et cuivrés avec leur proue en goguette d'acier et d'argent ! Son cœur bat l'écume de la Seine. Les berges du fleuve sont heurtées par des tourbillons, puis soudain, le calme plat et noir de l'eau dans laquelle le soleil réveille les étoiles qui dorment encore dans l'écume des remous de quelque batelier.

C'est l'eau idéale pour y voir flotter la belle Ophélie, ce fantôme immaculé murmurant sa douce folie ! Mais ce n'est pas Ophélie qu'il aperçoit en premier mais la Zizouille, toute seule sans son Vercoton, avec sa petite robe rouge à pois blancs, ses souliers garance, son petit sac vermillon tout en plastoc mou, au milieu d'une petite foule agglomérée au bord du quai et qui admire l'impossible vision, étranges pantins grimaçant sur le ciel bleu et nuageux !

Mais qu'est-ce que tout ce monde admire ? Quels sont ces tréteaux allongés, ces corps entremêlés dans ces rondins de bois !?

Zizouille, sa petite frelote l'a repéré ! Il ne voit plus qu'elle. Elle lui fait signe de venir. Elle a une drôle de bobèche d'atmosphère ! Vercoton lui a composé un joli poème sur sa Zizouille. Artus le redit face à la Seine entre deux reflets de son corps dans l'eau miroitante du sang de Paris !

*Hé ! Zizouille, mon Ophélie des lumières de la Ville, es-tu brune ou blonde ?*

*Sont-ils noirs ou bleus, tes yeux où je me mire en halos moelleux ?*

*Je n'en sais rien mais j'aime leur clarté profonde au fil de l'onde*

*Mais j'adore le désordre de tes cheveux que le vent trouve si soyeux*

*Es-tu cette douce nymphe ou cette gironde dure ?*

*Es-tu ce palpitant si sensible ou cet accroche-cœur si moqueur,*

*Se peut-il qu'il soit pour moi, ce joli cœur ?*

*Je n'en sais encore rien de toi mais je veille sur ta vie, mon aventure.*

*Tu me feras peut-être ton godelureau et moi, ton cajoleur.*

*Fidèle, le jurerais-tu, infidèle le deviendrais-tu ?*

*Qu'est-ce que ça peut faire entre nous ?*

*Tout compte fait et comme de bien entendu*

*Puisque Paris dans son écrin fantasque s'est perdu*

*Ta beauté espiègle garantira l'aventure jusqu'au bout !*

\*\*\*\*\*

***Artus Grainbô, le p'tit pwète crotte- misère***

« Zizette, pince moi, s'te plaît, ma môme ! Cadavériques sur leur radeau et dans la fraîcheur de ce pt'it matin, Léa, ma gosse ! Sur le grand fleuve qui ondule sous les ponts ! Leurs corps nus, couchés, à genoux, étendus- Misère ma Zizouille ! Regarde- moi tous ces naufragés et leur lourd destin !

- N'te moque pas, Artus, c'est du terrible c'te chose-là ! C'est de l'art, mon grand ! À genoux, mon grand ! À genoux j'te dis !

-Mais c'est quoi ce cirque !?

- Ça, mon p'tit gars, c'est la faute à Théodore !

-Théodore !?

-Ben, oui, quoi Théodore Géricault !

- Géricault, le peintre du Louvre !

- Evident, c'est mahousse ! T'as pas reconnu le tableau !

- Ben, on dirait le « Radeau de la Méduse » !

- Affirmatif !

- Incroyable ! Ils l'ont fait ! Tu parles de vacances ! Ils vont débarquer, les pauvres vieux ! Regardent comme ils se tordent, ils délirent. Quand sur les poutres démontées, crient les rescapés de la Méduse ! Que cet équipage souffle et se rend ! Ils ont leur âme si sombre, sous leur désespoir ! Ils se ressentent si moribonds ! Le pauvre capitaine de cette épave n'en mène pas large ! Qu'ils sont tous là, il n'en manque pas un, regarde Léa ! Il n'en manque pas un, comme sur la toile du maître Géricault ! Cauchemar ! Cauchemar !

- C'est bien c'que j'te bieurle depuis une plombe, Artus !

- Collant leur petit visage gris entre les planches ajourées de leur barlu, geignant des choses entre les trous ! Tout hébétés, disant leur prière et repliés vers cette lumière du fleuve, du ciel déchiré, hurlant si fort qu'ils crèvent leur voix au vent de la tempête ! C'est dingue ma Léa !

- Arrête de lisbroquer ta littératoche de p'tit pwète ! Y faut faire quelque chose ! On ne peut pas les laisser avec leur margule ouverte ! Ils vont dégommer, sinon !

Moi, Artus Grinbô, je savais qu'on ne pouvait rien faire, qu'on ne devait rien faire ! Je savais seulement qu'on avait tort de croire que, dans ce musée gigantesque du Louvre, les personnages des chefs-d'œuvre ne s'ennuyaient pas ! Ils avaient besoin de vacances, de respirer un autre air que celui conditionné des superbes galeries d'exposition. Il fallait qu'ils se tirent tous ces pégreleux et ces greluches avec leur hure de prunes sèches ! Et puis vlan ! Il fallait que le musée, il se vide ! Ça daubait depuis belle lurette ! Ce n'était plus fumable !

- Tu crois qu'on va leur donner à becqueter et de quoi se fringuer, Artus, à tous ces shnouffeurs de misère !? lui demanda Léa avec une sacrée tronche de dégoût !

- Mais non ! ma p'tite ! lui dit-il d'un air détaché, c'est une œuvre d'art et les œuvres d'art n'ont pas besoin de casser la graine ni de se friper comme toi et moi ! Ils doivent rester tels que l'a voulu l'artiste !

- Drôle de combine ! Ah ! Les artistes, j'te jure ! Se balader trois quarts à poil sur la Seine devant tous ces corgnolons d'touristes à crâner la cafetière dans la flotte ! Moi ça me fout les glandes, Artus, ça m'frissotte tout le long du pardingue ! »

C'est vrai ! Les badauds qui déambulaient le long des quais pouvaient admirer l'embarcation de fortune comme s'ils y étaient ! Certains étaient même impressionnés par le côté dramatique et réaliste, quasiment journalistique de l'œuvre ainsi mise à l'eau !

« Tu vois en fait, Léa, fit-il avec le plus grand sérieux, il s'agit d'une œuvre d'inspiration romantique, traitant de la vie et de la mort, de l'espoir et du désespoir, et de composition classique, les corps étant disposés de façon sculpturale. Cette œuvre est au cœur de tensions sociales, politiques et artistiques auxquelles Géricault participe en même temps qu'il les subit.

- Ben voyons ! Monsieur fait son guide du parfait excursionniste ! N'faut pas avoir de cœur pour être aussi indifférent ! Moi j'ai bien envie de les ramener tous dans la piaule à Vercoton et de leur torcher la frite à toute cette mouscaille !

- Même si tu le voulais, Léa, c'est impossible, ils sont là parce que c'est le destin qui les a conduits ici ! En rentrant, à ton baron de Gustave, tu pourras lui raconter ainsi que, comme tu descendais la Seine impassible, tu te sentis plus guidés par le courant des touristes que par l'onde noire du fleuve de la ville lumière. Des marins geignards attirèrent ton attention. Les ayant peints presque nus sur quelques poutres déjà vermoulues, assemblées en radeau, c'est Géricault, illustrant cet équipage en perdition, porteur de désespoir ou d'espoir resurgis du fond de l'âme. La mer les a arrachés à ce beau bâtiment, moderne, frégate de trois mâts de quarante-quatre canons qu'était la Méduse. Des clapotements déchaînés des marées, le fleuve de la ville Lumière les a ramenés ! Plus léger qu'un bouchon, ils ont chaloupé sur les flots rouleurs éternels de victimes !

- Arrête Grainbô, coupa Léa en le frappant maladroitement de son petit sac rouge plastifié ! Arrête de faire du rifici ! Moi, j'ai le palpitant en nougat ! Faut les aider ces braves gars qui sont dans le coltard aquatique et qui se traînent comme des bouseux gerbant ! Tu t'en tamponnes, toi de ces branquignols de musée !

- Non, je ne m'entamponne pas, mais bon, c'est une œuvre d'art ! On n'y peut rien ! ...

-Ah ! Ça me fait bien rigoler, petit crotte-misère de pwète, une œuvre d'art ! Et encore quoi ! Si ça se trouve les rescapés ont becqueté de la chair humaine ! Regarde, l'artiste, il y en a encore des chouilles de viande sur les cordages qui fermentent !

-T'inquiète la Zizouille !j'te dis qu'c'est pas la réalité c'est de l'art !

- N'empêche que si je tenais ce foutu Théodore, je lui dirais deux mots et je lui ferais bouffer sa peinture à l'huile comme un chancre !... Moi j'me taille, fiston ! Y'en a ras la frange de ce tableau à voir passer les dragons !... Eh ! mais regarde ... Ils se barrent avec leur radeau !...

Eh ! Artus, tape un œil sur le rafiote !... C'est pas Eugène qu'est là au milieu de tous ces gars au point mort !?

- T'as raison, Léa ! C'est m'sieur Delacroix qui fait de la figuration ! ..... C'est la bourgeoise de Merdador qu'en tirerait une tête en voyant tout cet abattit !... Je lui conteras la chose en décrivant ces glauques troupeaux sous l'horizon des mers tendus d'arcs-en-ciel nébuleux !

- ... L'âcre amour m'a gonflée de torpeurs enivrantes ! Ah ! ah ! ah ! ah !

Et ajoute ceci : « Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aïlle à la mer ! »...

- Pas mal, pas mal.... Mais regarde, Léa, ils virent de bord ! Espérons que les eaux parisiennes de la Seine seront plus clémentes que celles de l'Océan Atlantique des côtes mauritaniennes !

- Oui ! Ça sent la mise au vert !...

Moment émouvant et pathétique pour le "Radeau de la Méduse". Les naufragés en croisière sur la Seine arrivent à proximité de la cathédrale Notre-Dame. Les plus vaillants agitent bravement le drapeau de la ville de Paris embarqué pour la circonstance dans le cadre de l'opération "Les œuvres du Louvre partent en vacances". Les touristes qui se promèneront le long de la Seine entre le quai Conti et le quai de Grenelle pourront apercevoir ce radeau mythique. Au fur et à mesure que le radeau s'éloigne du quai, Artus et Léa se tiennent par la main et de l'autre saluent l'équipage !

\*\*\*\*\*

*Artus Grainbô, le p'tit pwète crotte- misère*

4

*« Sacrée Léa la Zizouille »*

Léa, la copine de Vercoton, était inconsolable ! Elle ne pouvait pas admettre que les naufragés de la Méduse fussent abandonnés comme ça à leur sort, à la dérive sur la Seine. Artus la consolait de son mieux. Il lui disait, comme ça, que ce n'était pas de véritables personnes mais seulement une représentation picturale d'un fait historique déjà lointain et que tout cela n'était que de la mise en scène ! Rien n'y fit ! C'était désolant de la voir chialer sur le quai Conti ! Pour la consoler, le p'tit crotte-misère de Grainbô voulut lui montrer la Tour Eiffel, rapport à ce qu'elle ne venait jamais dans ce quartier bien trop snob pour elle et qu'elle n'avait jamais vu la dame de fer qu'en carte postale du bar tabac de la Butte ! Elle pleurait toujours de plus belle et, quand ils sont arrivés au pied de la Tour, elle a relevé la tête et lui a dit : « Eh ben, mon p'tit père, si c'est ça ta tour à Eiffel, moi j'préfère franchement le ptit jet d'eau d'la place Pigalle, nettement plus sympa que c't'amas de boulons et de tords boyaux de mitraille au père Gustave ! Ça m'fout l'vertige et puis elle t'a une gueule d'atmosphère vachement béchamel que finalement elle s'exhibe comme un haricot vert qu'aurait perdu sa nature ! Non franchement Artus, je m'en soucie comme de Colin-tampon d'la grande girafe à Eiffel !

Artus sortit sa catapulte de la poche de son pantalon, adopta la position du viseur avisé en direction du monument parisien, se penchant en arrière et fit semblant de tirer vers le sommet de la tour ! Léa croisa les bras et simula la trajectoire du projectile en arquant son corps vers l'arrière elle aussi !

« Arrête beni-mouffetard, t'arriveras jamais à la tiquer sur le dessus et à chabler la cacahuète de Madame ! T'as qu'du flan dans tes allonges ! Arrête, j'ai l'impression que tu veux m'en jeter plein la musique, mais moi, j'te trouve bien trop blaireau bléchard ! »

Et elle se remit à pleurer en marchant à toute allure pareille que le diable lui aurait couru après ! Artus la suivait comme on bagotte après une poule qu'on voudrait lui couper la tête ! Ils sont allés jusqu'au pont Mirabeau et là, venait la nuit et sonnait l'heure qu'il faudrait bientôt regagner Monmartre, où créchait l'autre Gustave, le Vercoton, dans sa piaule de « poigre poiue » ou d' « archipoète » comme l'appelait la Zizouille ! Sous le pont Mirabeau coule la Seine et le jus des mirettes de Léa ! Et puis Il s'est mis à pleuvoir des cordes ! Ils étaient trempés comme des soupes ! Ils durent retraverser tout Paris. Le ciel était si pâle et les arbres si grêles qu'ils semblaient sourire à leurs fringues de misère qui allaient flottantes et légères, toutes trempées dans la flotte de ce bouillon de chien et la nonchalance de leurs mouvements d'ailes qu'ils faisaient avec leur bras pour se protéger vaguement de cette douche céleste !

« Si au moins, on avait un foutu jaluzot, on ne se saurait pas trempé par cette lavasse de merde ! » grommela Léa en essayant régulièrement de décoller sa robe à pois blancs qui lui clystérisait entre les miches !

Rue de la Pompe, Avenue Victor Hugo, Avenue Hoche et enfin Parc Monceau ! Quel périple à la mouillette. En sortant du parc la pluie cessa tout à coup ! La p'tite bichette et le p'tit crotte-misère arrivèrent dégoulinants devant l'immeuble de la rue Pierre Nemours, là où habitait Artus ! Il avait proposé à Léa de venir se sécher avant de regagner la rue Lepic, chez Vercoton ! Ils entrèrent dans le hall qui conduisait à la cage d'escalier. Le béret noir d'Artus n'était plus qu'une éponge gorgée d'eau. Il l'enleva, le tordit et le remit sur la tête ! Aussitôt que l'idée du déluge fut rassise, Léa se mit à rire aux éclats ! A son tour, Artus eut le boyau rigolard ! Il saisit Léa par la taille et lui plaqua un mimi sur la joue, puis la fixa dans les mirettes et lui dit : « T'as d'beaux yeux, tu sais ! » La môme devint toute rouge, lui sourit aux anges et lui dit : « Toi, la mie d'pain, t'as un coup de flambe ! » Fais gaffe si l'Gustave y savait ça, y t'tues !

- Tu lui diras rien !

- Laisse flotter les rubans, Artus, avec lui c'est pour la sécurité sociale, avec toi c'est coolbire, la vie à la douce !

- T'es bonne comme un ange, ma p'tite Léa ! Nous, nous allions, les poings dans nos poches crevées, mon paletot aussi devenait idéal pour flâner dans Paris. Nous allions ensemble sous le ciel, Léa ma Muse ! Et j'étais ton féal ! Oh ! là ! là ! que d'amours splendides nous avons rêvées !

- T'es vraiment un poète, p'tit pwète !... Moi, Mon unique culotte avait un large trou. Toi, le petit poucet rêveur, avec toi, j'égrenais des rimes dans mon cœur. Mon auberge, c'était les quais de la Seine, mes étoiles au ciel chatouillaient la cacahuète de la crâneuse d'Eiffel !

- Pas mal, pas mal pour une pt'ite bohème de la butte ! Lui dit Artus en lui donnant un baiser sur le front !

Soudain, on entendit du bruit sur le palier du troisième, c'était la mère Merdalor qui pointait sa tronche et se penchait pour interpeller Artus et Léa qui montèrent dardard ! A la hauteur du deuxième étage, ils stoppèrent net, écoutant les récriminations de la vieille folle !



-Espèce de petits merdeux, Z'avez pas vu l'heure qu'il est ! Passé 11h00 ! Y' a des gens qui veulent dormir, ici ! Allez faire vos saloperies ailleurs, toi le gavroche et ta greluce, du balai !

Là c'était trop, beaucoup trop à encaisser pour Artus ! C'est la goutte de fiel qui a fait déborder la coupe déjà bien pleine ! Artus saisit un carambar dans sa poche, déballa le bonbon en cassa un morceau avec ses dents, le mâcha quelques instants tout en remontant les marches de l'escalier comme une balle, le ressortit de la bouche, en fit une boule, l'ajusta à son lance-pierre et visa Ginette Merdador qui reçut le projectile en plein dans l'œil !

Léa ne rigolait plus ! La bourgeoise courut à la poursuite d'Artus qui tira Léa par le bras, l'emmenant avec lui dans son petit appartement et ferma derrière lui la porte avec le verrou ! Merdador geignait, rageait, grognait, larmoyait, pleurnichait, récriminait tout en rentrant chez elle. Avant que la porte ne claquât, les deux jeunes poètes de la nuit, l'oreille collée sur la leur, étouffant des rires nerveux, entendirent la voix tonitruante de leur voisine de palier qui hurlait un « Je m'vengerai, je m'vengerai ! Un jour il me le paiera ! »

Artus et Léa, épuisés par cette traversée de Paris sous la pluie, enlevèrent tous leurs vêtements mouillés, les mirent à sécher sur des chaises et enfin allèrent s'étendre et tombèrent aussitôt de sommeil sur le petit lit frais, dans les bras l'un de l'autre. Le béret d'Artus glissa sur la descente de lit, juste à côté du petit sac en plastoc rouge de Léa ! Ensemble, ils ravalèrent tous leurs rêves, ne maudissant pas du tout la vie qui semait en eux les fleurs de songes éclatants d'enfance veloutée !

\*\*\*\*\*

### *Artus Grainbô, le p'tit pwète crotte- misère*

5

*« Une nuit magique et humide »*

Léa et Artus passèrent une nuit blanche à se faire du bien et à refaire le monde ! Ils parlèrent longtemps de leur rencontre avec le « Radeau de la Méduse » qui avait débarqué le long des quais de la Seine ! Artus prétendait que ce tableau était une œuvre philosophique et romantique ! Selon lui, si on se plaçait devant le radeau avec les naufragés, on se sentait forcé de s'interroger sur ce qui était moral dans ce genre de situations extrêmes, et ce que lui, le petit pwète aurait fait à leur place. Pour Léa, l'équipage de gars qu'avaient un grain dans la boussole et qui flirtait avec la blafarde n'étaient tous que des raides cannés de charognes prêts à se bouffer entre eux, agités par les vagues et débecquetant, tant ils avaient leurs boyaux en détresse !

Artus en rêva et sa nuit avait été peuplée de revenants, d'enfants somnambules, de chiens qui hurlaient ! C'était la France des rafles de juillet 1942, c'étaient les victimes de la France de Vichy toute entière qui embarquaient sur ce Radeau de la Méduse. C'était donc la nuit du 15 au 16 juillet 1942 qu'évoquait l'œuvre de Géricault.

Il a parlé, le petit Artus, au bout de douze ans, il s'est libéré, il a tout lâché d'un coup à Léa durant cette nuit humide et magique ! La Zizouille l'a écouté, enfouie dans les draps, serrant l'oreiller, tandis qu'Artus, éclairé par la pleine lune, assis sur le lit, les jambes repliées sur la poitrine et le menton sur les genoux, il a raconté, le brave petit ! Léa n'en ratait pas une miette de son cadavre dans le placard qui flûtait avec un ver lui rongé le cœur ! Il balançait du lourd ! Léa jouait sur le velours et allumait ses quinquets pour ne rien rater ! Il avait beau faire croire que son nom de famille était issu du Japonais, Artus était d'origine juive ! Son vrai patronyme étant Grainbauman, ses grands-parents, en s'installant à Paris en 1933, l'avaient immédiatement changé en Grainbau puis en Grainbô ! Selon le grand père d'Artus, cette mutation d'identité se justifiait pour des raisons artistiques ! Eh ! Oui ! Le p'tit crotte-misère avait des aïeux et des parents qui se produisaient dans des cabarets spectacles de la butte Montmartre et particulièrement au « Lièvre rusé » le plus fameux des cafés- théâtres de l'avenue Junot ! Grainbauman, ça ne sonnait pas très bien pour entreprendre une carrière artistique et c'était trop long pour s'inscrire en grosses lettres sur les affiches ! Enfin, c'est ce qu'il prétendait, le birbe-dabe ! Artus, dès 1941, avait très bien compris la véritable raison de ce changement d'identité ! L'étoile jaune qu'on lui avait cousue sur sa veste, son pull et sa chemise lui avait donné la puce à l'oreille. Ses parents lui avaient signifié que cette étoile était l'emblème des artistes associés aux cafés-théâtres de Paris ! Il n'était âgé, à l'époque, que de six ans. Ne sachant pas encore lire, il était intrigué par les quatre lettres imprimées sur cet écusson jaune ! Intéressé, motivé par cette énigme graphique, Artus apprit très vite à déchiffrer pas mal de textes et se répétait sans cesse : « Je fais partie de la J.U.I.F ! » Il en était fier et pensait naïvement que ces caractères représentaient donc les initiales de la compagnie à laquelle toute sa famille était artistiquement attachée. Et puis vint ce fameux jeudi 16 juillet ! Il avait ainsi sept ans. Le même était en train de jouer aux billes près du 28 de la rue Pierre Nemours, où il habitait. La petite Lucette Dujardin lui avait crié du haut de la fenêtre du quatrième étage : « Fais gaffe, Grainbô, tu devrais rentrer, pour les Juifs, ça sent mauvais aujourd'hui ! » Il était environ une heure de l'après-midi et Artus était remonté au troisième rejoindre toute sa famille. Au passage, sur le palier, Ginette Merdador avait souri et lui glissa en persifflant : « Va falloir faire tes bagages, p'tit crotte-misère ! Fini d'chanter en famille, espèce de youpin ! » C'était la première fois qu'elle lui adressait la parole, mais souvent, il avait croisé son regard de gaupe pas fraîche toujours occupée à se farguer de rouge vulgaire et de bleu à la barbouille ! Elle se chargeait atrocement la tête, se faisait chasper par les fridolins et marivaudait avec des officiers en vert de gris ! Artus sentait dans son œil un mépris affirmé ! Et puis, vers treize heures trente, « ils » frappèrent à la porte. Un agent en uniforme noir aux yeux de morue fouettante et un autre mec en civil avec un manteau de vinaigre gris firent irruption dans la salle à manger.

Léa était médusée par les détails de cette aventure dont elle ignorait l'issue dramatique.

« La première chose qu'ils ont fait, poursuivit Artus, c'est de fermer immédiatement la fenêtre qui donnait sur la cour intérieure de l'immeuble.

- Pourquoi, les enfoirés n'avaient pas envie de se taper des courants d'air, ou quoi !? Lança jobardement Léa.

- Non, ils ont expliqué qu'il y avait des gens qui s'étaient balancés au bouillon pour se crever la paillasse ! Ils nous ont laissé une demi-heure pour préparer nos valoches !

- En somme, Grainbô, c'est ti pas qu't'allais en colo pour te mettre au vert, pardi ?

- Penses-tu, la Zizouille ! Quelques vêtements, deux ou trois croustilles pour becqueter et c'est tout !

- Fallait leur ajuster l'échine à ces fenteux !

- T'es folle, on se serait fait flinguer comme des pipes de foire, ma môme ! Non il n'y a pas eu de branlée ! Ils nous ont emmené tous les cinq. D'abord à pattes ! J'me souviens très bien de m'être dit : « Mon p'tit Artus, au premier carrefour, tu te fais la malle ! Tu peux te tailler vite fait, bien fait ! Ces salopards ne sauraient jamais affûter leurs pincettes pour t'agrafer !

- Et pourquoi qu'tu l'as pas fait ! T'avais les j'tons, tu manquais d'estomac !

-Non, fillette ! J'ai pas voulu laisser tomber mes vieux ! Et puis, y faisait très chaud, et la transpiration, moi ça me donne la cagade ! Et puis, de toute façon, ils nous ont fait embarquer tout dardar dans un bus qui nous a conduit jusqu'au Vel'd'Hiv ! Tu parles d'un voyage ! On était entassé comme des sardines !

- Y vous ont fait payer l'billet, les charognards ?

- Ça va pas, Léa !... manquerait plus qu'ça ! Déjà que c'est pas nous qu'on avait demandé pour lever l'ancre ! Non !

- Puis?... continue !

- Puis, il a fait un orage et une dame dans le bus à bramer comme un âne : « Dieu pleure sur le sort des Juifs ! » ... tagada !

- Tu l'as vu pleurer !

- Qui, la femme !?

- Non, Dieu !

- Jamais vu ! N'empêche, quand j'suis rentré à l'intérieur du Vel, j'ai été pris à la gorge par une vilaine odeur ! Y'avait plein d'gens qu'avaient changé l'eau du canari ! Ils avaient éclusé un max ! Intenable ! La boule à crocrotte de Merdador c'est du jasmin à côté de c'te mouffette !

Les Grainbô étaient tous assis dans les gradins du vélodrome, la tête tombant sur les épaules ne sachant pas très bien ce qui leur arrivait ! Il y régnait un bruit infernal. Aucun membre de la famille ne dormait. Régulièrement, des haut-parleurs diffusaient des avis. Un gamin de l'âge d'Artus venait de passer de l'autre côté de la barrière de la vie. Sa mère était prostrée, s'accrochant au corps de son fils. Des infirmières et un toubib avec un brassard de la Croix Rouge étaient venus lui arracher son petit de force. Elle hurlait et se débattait, deux policiers en uniforme noir vinrent la ceinturer. Elle tomba en syncope. Artus restait prostré, appuyé à la rambarde qui courait le long de l'escalier menant à la piste de course. Soudain, son regard fut attiré par un objet insolite qui l'interpellait parmi les papiers gras, les emballages de biscuits, les étrons, juste à l'endroit où le gosse venait de trépasser. C'était un manche supportant deux branches en « Y » sur lesquelles s'attachaient des bandes élastiques reliées à une bande souple, oui, c'était un lance-pierre. Artus descendit les quelques marches qui le séparaient du petit trésor ainsi découvert. Il s'en saisit, le regarda attentivement puis adopta la position du lanceur de pierres, tirant un maximum sur l'élastique et visant le gendarme le plus éloigné du stade. Un sourire se dessina sur ses lèvres. Dans la position il balaya à trois cent soixante degrés son nouveau terrain de jeu puis se détendit et fixa la catapulte en pensant tout haut : « Toi et moi, contre le monde, on ne se séparera jamais ! »

Léa s'était blottie contre son petit Artus. Elle l'admirait, lui, le héros du Vel d'Hiv, qui allait défier le gros con d'Adolf, le vieux gâteaux de morveux de Pétain et le diabolique 3e Reich rien qu'avec sa fronde !

« T'es un fameux p'tit loupiau qu'a des couilles, Artus ! T'en a dans l'estomac, mon tout beau ! Mais poursuis ton épopée, mon p'tit pwète, à moi ! T'es fumant, tu sais !

-T'inquiète, la Zizouille, c'est pas fini ma bafouille ! »

Elle lui colla un mimi mouillé sur la joue et posa la tête sur sa poitrine, pour mieux l'écouter encore.

« Bon, imagine, moi j'avais les oreilles cassées dans ce tintamarre !

J'ai posé mon arrière-boutique sur la première marche de l'escalier et j'ai pensé, pensé très fort : « Mon p'tit Artus, n'faut pas moisir ici, sinon tu vas passer l'arme à gauche comme le gamin qui vient de glisser de vie à trépas » ! Mais comment se tirer de c't'enfer ? J'ai songé, comme ça en repassant dans mon cinoche à moi, image par image, le matin de la rafle et que, si j'étais à m'faire chier dans ce capharnaüm, c'était à cause que quelqu'un y nous avait dénoncés ! Et devine, Zizouillette, à qui j'pensais !

- À la bourgeoise de Merdador, j'parie !

-Affirmatif ! J'aurais mis mon calcif aux enchères, rien que pour savoir comment c't'engeance de garce de putain d'collabo des frisés, elle avait fait pour nous envoyer au trou à rats ! Il fallait qu'je la carambole, la grognasse !...

- Oui, t'avais raison, celle-là, il fallait la frire à tort et à travers !

-Dac, ma môme, mais fallait pouvoir s'éjecter de ce trou duc et filer à l'anglaise sans se faire crocheter ! Ce n'était pas d'la tarte ! »

Artus était plongé dans ses pensées évasives. L'Holocauste débutait ici, mais il n'en savait rien. Pour lui, il était là à cause de la Merdador qui ne les aimait pas et qui les avait envoyés en enfer avec plein de gens qu'elle détestait ! C'était elle la reine des apparts et c'est elle qui signalait aux Boschs les gens qu'elle avait dans le nez ! Et eux, les Grainbauman, ils étaient dans le centre de la ville lumière, dans ce vélodrome où les vieillards commençaient à crever de soif et les mioches de faim, où des femmes enceintes allaient accoucher, allongées sur le sol, sans hygiène, sans réelle assistance médicale ! Soudain l'ambiance devint électrique, les gens se révoltaient de plus en plus, c'était la pagaille. Le niveau sonore du stade monta de plusieurs tons. Les cris de colère et de détresse s'amplifièrent. On ne s'entendait plus parler. A un moment, un peloton de gardes républicains pénétra dans l'enceinte du stade et tirèrent en l'air pour contenir le vacarme de cet abîme. C'était la confusion la plus totale ! Hommes et chevaux paniquaient tous ensemble.

Artus sortit tout à coup de sa torpeur ! Il ramassa quelques cailloux sur le sol de la piste, ajusta sa catapulte et visa la croupe des chevaux. Il tira, les animaux se cabrèrent et renversèrent leur cavalier. Un gendarme désarçonné le poursuivit. Grainbô pris ses jambes à son cou et se faufila dans la foule en pagaille. Il se dirigea vers les latrines que des hommes en bleu de travail essayaient de déboucher tant bien que mal. Comme un éclair, il bondit sur un des urinoirs, plongea par la petite fenêtre et se retrouva en bas juste devant un haut mur qui semblait mesurer dix fois la taille du gamin. Mu par une force surnaturelle, il s'agrippa au lierre qui courait le long du rempart. Ni vu ni connu il s'y accrocha et commença à escalader la muraille imprenable. Durant l'ascension qui lui parut une éternité, Artus se donnait du courage en mâchonnant son dernier carambar et bredouillait des mots insensés qui lui passaient par la tête qu'il n'avait plus tout à fait sur les épaules !

« Encore un qu'les Boschs n'auront pas ! Crachats rouges de la mitraille, je vais grimper vers l'infini du ciel bleu et je maudis les rois aux chemises brunes qui raillent la France ! Putain qu'cest haut ! Je te siffle pour que croulent les bataillons de Merdador dans les masses de feu. Cette folie épouvantable nous broie et moi, je crève, je grimpe vers la liberté ! Je ne veux pas faire partie du tas fumant de ces centaines de milliers de zombies ! Grimpe Grainbô, grimpe, agrippe-toi ! Montre- leur que Dieu ne fait que rire aux nappes de nuit et de brouillard ! Grimpe Grainbô, Grainbau, Grainbauman, petit juif condamné à l'autel, condamné à verser son sang dans le calice d'or et à entendre tous les hosannahs débiles avant de s'endormir ! Allons Grainbô, tu y arrives, tu y es presque ! Je suis un ange, je vole !

Il songea un instant au fait que sa famille était restée dans le cloaque du stade. Cette idée lui traversa l'esprit en un éclair, juste au moment où il passait sa tête par-dessus le sommet du mur. Il se ravisa et fit mine de s'arrêter et de se laisser glisser le long de son échelle de lierre. Mais il eut son attention attirée par la Tour Eiffel qui se dressait juste devant lui, comme si elle l'interpellait et lui soufflait à l'oreille en se penchant : « Viens Artus, tu es libre ! »

Il sourit en relâchant la tension de son corps et des picotements se répandirent dans ses jambes et ses bras, il avait la tête qui tournait, il s'effondra sur le trottoir, de l'autre côté du mur, complètement inconscient !

Lorsqu'il se réveilla, il était couché sur un canapé en velours élimé et il y avait, penché vers lui, un drôle de bonhomme avec une barbe, de grosses lunettes et coiffé d'une casquette de Gavroche, un crayon sur l'oreille !

« Salut, gamin ! Tu reviens de loin ! Moi c'est Vercoton que j'm'appelle ! Et toi c'est ... ?

-Grainbô, M'sieur, Artus Grainbô !... »

Léa se redressa subitement, interloquée par le fait qu'Artus ait été sauvé par son ami qui était aussi son oncle à la Zizouille !

- Eh ! ben mon bibi, si j'avais su que tu connaissais l'Gustave ! J'sentais bien qu'tu f'sais partie du clan à Vercoton ! J'te jure, un bon ami vaut mieux que cent parents ! Ça ne m'étonne pas qu'tu sois tout seul dans cet appart ! Tes vieux ont été... ?

- Ouais, ma bibiche ! J'me suis retrouvé tout seul après qu'on les ait...Mais fais gaffe Léa, il est déjà huit heures du mat et je devais t'ramener chez Vercoton hier soir ! Il doit avoir des abeilles dans l'citron ! Il va nous rouler son manche et nous boucoter !

-T'inquiète, l'artiste, avec lui, j'sais y faire, crois- moi !

Les deux chérubins se rhabillèrent à la diable et sortirent sur le palier, main dans la main, les bottines dans l'autre paluche et marchèrent sur la pointe de leurs pieds nus, pour ne pas attirer l'attention de la Merdalor qui, tout compte fait et par rapport à cette moucharde de la 5e colonne qu'elle fut, n'avait encore dégusté que sa châsse en ouverture de calecif, mais l'avenir allait avoir raison de son coup de Jarnac ! Foi de Grainbô, elle allait bientôt avoir les foies blancs d'avoir fait sa frolleuse !

\*\*\*\*\*

*Artus Grainbô, le p'tit pwète crotte- misère*

6

« Gare aux collabos ! »

La dalle ! Léa et Artus crevaient la dalle ! Frais et avec une énergie incomparable, ils dévalèrent l'escalier de l'immeuble, ouvrirent la lourde porte d'entrée en chêne vernis. La lumière du soleil avait remplacé la pluie battante de la veille et les enveloppait d'une aura qui touchait à la béatitude. Sur le trottoir qui conduisait à la boulangerie, Artus flirtait avec le calme du boulevard et la clarté magique qui enveloppait le corps entier de Léa. Dans sa tête, ça bouillonnait : « Par les matins bleus des chemins de Paris, je parcours les trottoirs, picoté par les idées de liberté, je foule le carreau délavé ! »

Il chantonna dans les yeux de Léa : « Rêveur, j'en sens la fraîcheur à mes pieds. Je laisserai le vent de l'euphorie baigner ma tête au béret de canaille. Je ne parle pas, je ne pense rien, bien que j'en aie l'air ! Mais l'amour infini pour Léa me monte dans l'âme, et je peux aller loin, bien loin, comme un bohémien, dans ce Paris que j'adore parce que je suis heureux comme avec une femme qu'est ma Léa ! » De son bras droit, il enveloppa doucement les épaules de son amie. Il la respira comme s'il inhalait l'odeur d'une rivière de cassis ! Les joues de Léa passèrent au rouge ! Elle sautilla comme une petite fille qui aurait joué à la marelle ! « Eh ! Gamin d'mon palpitant, on dirait qu't'as chaud aux plumes, c'est ti pas qu't'es en train de battre le briquet pour allumer l'pétrole !? » lui lança Léa avec frénésie ! Bras dessus, bras dessous, ils arrivèrent devant la boulangerie de Grégoire Menchon.

Artus poussa la porte, une odeur de pain et de croissants frais emplissait les narines du jeune couple. Chaque matin, Artus passait chez Menchon qui lui préparait toujours son petit colis avec une baguette et quelques croissants ! Grainbô avait un crédit permanent chez lui depuis que ses parents avaient été envoyés à la mort après la rafle du Vel d'Hiv ! Ce brave homme avait eu pitié de ce mouflet sans autre famille que ce Vercoton qui l'avait recueilli après son évasion du vélodrome. Le boulanger avait fait en sorte que personne ne vînt occuper l'appartement laissé vide par la famille Grainbauman ! Il avait aussi dénoncé en 1945, Ginette Merdalar, comme collaboratrice des nazis ! Il faut dire que la période de la Libération de la France avait été une époque complexe où se marièrent, parfois en même temps, joie et enthousiasme pour beaucoup, mais aussi crainte et tristesse pour d'autres. On s'en était pris aux collaborateurs, aux soldats allemands prisonniers et à tous ceux dont on avait eu connaissance de comportements indignes.

Parmi tous ces gens, Madame Merdador, de son vrai nom Régine Mercantour de Cahors, avait eu des relations affectives avec des officiers allemands et elle fut tondu. On ne lui avait pas reproché seulement d'avoir obtenu, d'un Allemand, d'être raccompagnée en voiture, de pouvoir rentrer après l'heure du couvre-feu, de consommer du vin et des liqueurs, d'écouter de la musique et de danser alors que les bals étaient interdits, mais avant tout, d'avoir livré plusieurs familles juives de l'immeuble à la milice allemande ! Madame Mercantour avait donc subi le sort réservé aux collaborateurs du régime de Vichy ! Mais, mis à part sa « punition » de la tonte, elle ne fut guère inquiétée par la suite, car sa position et ses relations eurent tôt fait de la disculper prétextant qu'elle n'avait agi que par patriotisme ! Selon son avocat, un ténor du barreau à l'époque, la délation durant cette période obscure du pays n'était que le produit de la défaite et de la frustration. Des milliers de femmes avaient leur mari ou un de leurs parents détenus en Allemagne, victimes du travail obligatoire. Or selon Mercantour, il existait en France une injustice flagrante à cause de ceux qui profitaient du « marché noir » en échappant au STO ! Foncièrement paranoïaque, comme une bonne partie de la France à l'époque, elle ne s'était pas privée de « régler des comptes » avec ceux qu'elle appelait « les profiteurs de la France » ! L'affaire s'était tassée ! Mais le boulanger Menchon avait agi en douce auprès des habitants du quartier pour que le nom de « Merdador » lui collât aux basques ! Et il avait bien réussi ce cher Grégoire ! Depuis c'était « Merdador a dit que? », « Merdador a fait ceci? » « Merdador est une ? » Il avait pris Artus en sympathie !

Ce matin Menchon était ravi de voir son « P'tit pwète » en compagnie d'une aussi craquante jeune fille ! Il lui remit son colis de gourmandises avec toute la tendresse d'une bonne pâte ! Artus remercia le boulanger d'un large sourire et d'un clin d'œil amical comme chaque matin il pouvait le faire ! En sortant : « Dis donc mon cadet, toi qu'étais abonné au guignon, j'vois que tu fais dans la chouchoute, j'vois que tu brichette à la luxe ! Entre nous, t'aurais tort de t'gêner ! Aux chevaux maigres va la mouche ! Et, entre nous, t'aurais pas raison de cracher dessus ! »

Artus tendit un croissant à la Zizouille qui le becta avec délectation ! Ils entrèrent dans le parc Monceau. En ce début d'une belle journée d'été, Monsieur Michelet, le jardinier qui arrosait les plantations avant les grandes chaleurs, les salua en lançant un « Alors, les mômes on prend du bon temps ! » Artus et Léa, la bouche pleine du feuilleté des croissants répondirent un « Salut M'sieur Michelet » tout à fait incompréhensible et poursuivirent leur chemin.

Boulevard des Batignolles, Place Clichy, rue Lepic. En pénétrant dans la rue Norvins, les deux galopins entendirent une musique et, tout en se rapprochant du milieu de la rue, les paroles de « Mon amant de St Jean » devenaient de plus en plus audibles mais pas encore localisable précisément ! La rue Norvins, s'appelait autrefois rue Traînée, située entre les rues du Mont Cenis et des Saules ; puis rue des Moulins, entre les rues des Saules et Girardon. La rue Traînée avait aussi porté le nom de rue Trenette. Elle tirait son nom actuel de Jacques Marquet, baron de Montbreton de Norvins (1769-1854), auteur d'une Histoire de Napoléon 1er ! Avec la rue Saint-Rustique, c'est la rue qui a le plus conservé l'image de l'ancien village de Montmartre, pas loin de la place Jean-Baptiste Clément, celui du temps des cerises.

En arrivant aux environs du 27, Artus et Léa purent cibler la source musicale ! C'était Vercoton qui venait d'acquérir une superbe radio TSF en bakélite noire, une Philips V4 ! Il avait poussé le volume à fond dans son bistrot encore désert ! Lui, il était en train de chanter sur la voix de Lucienne Delyle, sans avoir vraiment le ton :

*« Comment ne pas perdre la tête,*

*Serrée par des bras audacieux*

*Car l'on croit toujours*

*Aux doux mots d'amour*

*Quand ils sont dits avec les yeux ? » ...*

... Il valsait tout seul au milieu de la salle, entre les tables ! On pouvait admirer son portrait en haut du mur où il était représenté avec sa barbe à la Victor Hugo, sa casquette de gavroche typique et sa paire de lunettes de soleil, ainsi qu'un tableau posé au-dessus de la grande banquette du café où il était inscrit :

*« Chez Gustave, la bonne cave ! Chez Vercoton, tout est bon ! »*

Ses amis, n'osaient pas rentrer, mais regardaient par la vitrine du bistrot « Le Vercoton de Montmartre » ! Soudain, déjà gonflé de quelques verres d'absinthe, il sortit dans la rue et commença à faire du boniment à ses admirateurs du jour et aux passants qui s'arrêtaient, curieux de découvrir ce personnage emblématique de la Butte :

*« Ecoutez Mesdames et Messieurs la chanson bien douce de madame Lucienne Qui ne pleure que pour vous plaire, amis et passants ! Ecoutez la, dansez avec moi, elle est légère ! Sans plus réfléchir, je lui donnais le meilleur de mon être ! La voix vous fut connue, chers amis ! C'est un beau parleur chaque fois qu'il mentait, elle le savait la Lucienne, elle le savait, mais elle l'aimait, elle l'aimait ! »*

Il tournoyait de plus en plus vite ! Les badauds venaient de former un cercle autour de lui et bloquaient complètement la rue ! Il leva sa casquette, la jeta en l'air, la rattrapa fort adroitement sous les applaudissements de la foule ! Il reprit sa poésie mêlée à celle de la chanson qui égrenait ses couplets depuis le poste de TSF !

*« Elle est discrète, la Lucienne, elle est légère ! Ah ! Lucienne, c'est un frisson d'eau sur de la mousse ! Un frisson d'eau sur de la mousse, je vous dis ! Mais hélas, à Saint-Jean comme ailleurs, Mesdames et Messieurs, un serment n'est qu'un leurre ! Elle était folle, Lucienne, de croire au bonheur et de vouloir garder son cœur !*

La chanson venait de se terminer ! Il y eut un moment de grand silence au milieu des spectateurs à la mine réjouie sous ce soleil de juillet ! Gustave Vercoton, resta immobile, puis, dans un moment de grâce absolue, il tendit les bras vers son public et déclama lentement : « Mes amis, mais à présent elle est voilée comme une veuve désolée, pourtant comme elle est encore fière, la Lucienne, dans les longs plis de sa robe qui palpite, qui cache et montre à la fois son cœur qui s'étonne ! Comment ne pas perdre la tête, elle, serrée par mes bras audacieux, car, chers amis de Montmartre et d'ailleurs, vous et moi, nous croyons comme Lucienne aux doux mots d'amour quand ils sont dits avec les yeux ! Elle dit, de sa voix tendre que la vérité est comme une étoile, elle dit, Lucienne, que la bonté c'est notre vie ! Moi qui l'aimais tant ! Moi, son bel amour, son amant de Saint-Jean, je ne l'aime plus, c'est du passé, n'en parlons plus ! » Gustave courba la tête comme pour saluer. Plusieurs personnes dans le public étaient émues. On l'applaudit à tout rompre !

Grainbô et la Zizouille, infiltrés dans la foule, étaient passés en première loge. Ils furent surpris de voir leur ami Vercoton jouer les attractions pour le quartier de la Butte ! Les gens commencèrent à se disperser. Léa lui dit en rigolant jusque par terre : « Alors Gus, tu t'es muté en aboyeur de rue ! Tu fais encore ton aristarque sur la rampe de tes illuses ! Tu sais Gus, y a des Bobinos pour cabotiner ! N'empêche, Gus, tu les as impressionnés, pardi ! Je suis fière de te voir cocoriquer à c't'heure de la matinée !

-Ma Zizouille ! Il lui sauta au coup la fit monter en l'air et tournoyer tout autour de lui ! Il jeta un regard sur Artus qui tenait toujours sa baguette de pain sous le bras ! Ah ! hurla le cafetier ! T'as vraiment la tête d'un franchouillard avec ta tarte sur le crâne et ton affûtoir à fromage sous ton aile, mon ange du XVIIe central ! Venez les mômes, on va croûter ensemble avant que ces m'sieurs-dames y r'viennent pour la deuxième séance de l'apéro ! »



Il serra les deux enfants dans chacun de ses bras et, à l'attention d'Artus, il prononça ces mots : « Ah ! mon cher enfant que j'ai rencontré un jour noir de rafle dans ma vie errante ! Mon cher enfant, que, mon Dieu, m'a fait recueillir ! Moi-même pauvre bistrotier un peu pwète ainsi que toi, purs comme lys, mon cher enfant que j'ai vu dans ma vie errante ! Et beau comme notre âme pure et transparente, comme une Zizouille aux pois rouges ! On te dit mort comme tes vieux qui sont partis en fumée et qu'on hurle donc que c'est la gloire ! Mais moi, tu me fais vibrer mes fibres, mon p'tit crotte-misère, compagnon qui ressuscita les saints espoirs ! Va, va, avec ta Léa dans les espaces libres ! »

Les deux enfants se regardèrent l'un l'autre sans mot dire. Ils se mirent à pleurer, puis à rire, puis à pleurer de nouveau et finir par éclater de joie, se précipitant vers la tête de Gustave qu'ils embrassèrent chacun sur une joue. Artus murmura entre Léa et son bienfaiteur : « Je suis tombé par terre, c'est la faute à Hitler, le nez par-dessus bord, c'est la faute à la Merdalor ! Et qu'chacun il ait ce que le chat cache à Ginette ! Et merdel de borde aux corbeaux !

\*\*\*\*\*

« *Un petit air de la môme Piaf* »

Il y a plus de deux heures tirelire tirelo qu'Artus, Zizouille, Gustave et leurs amis sont en train de gueuletonner sur la butte. Il y a aussi plus d'un bail que le Verconton, il crèche dans sa canfouine de troquet qu'il a baptisé au pinard : « Au songe des poètes » ! Mais au-delà de son look assez kitch, ce que l'on apprécie dans ce bouchon à la devanture jaune et rouge, c'est la bonne ambiance qui y règne avec Gustave Vercoton, son piauleur qui fait Caf' Conc 'à lui tout seul, accompagné de Paulo la Casquette à l'accordéon. Assez petit, « Au songe des poètes » est une excellente alternative au Cépage, le café incontournable de la rue Caulaincourt. Et puis c'est là que Vercoton, il a recueilli la petite Léa, juste au début de 1941. Eh oui, elle aussi ! Celle que tout le monde surnomme Zizouille, la « P'tite Girofle à Vercoton », sa fille adoptive. Certains prétendent que Léa est une raclure d'abattoir, une caille qui becte à tous les râteliers, la lusignante, la « vercatin » d'un pwète maudit ! Mais rien de tout ça ! Elle travaille, la Zizouille, elle travaille pour faire bouillir la marmite à son Gustave Papa ! Elle chante, elle récite au « Lièvre rusé » le plus fameux des cafés- théâtres de l'avenue Junot, le cabaret où les parents d'Artus se produisaient avant la guerre. Elle a bonne réputation dans le monde artistique du tout Montmartre. Elle chante, elle tricote son « Piaf » qu'elle admire par-dessus tout et qui est déjà venue l'écouter.

On pourrait imaginer que, dès sa naissance, Léa Zilberstein avait tété au biberon de la chanson. Fort possible, mais dans la chanson sans joie, celle du macadam de Belleville et Pigalle. Elle avait reçu la gougoutte avec un fond amer de misère de la plus sordide espèce : celle des taudis. Elevée alternativement par ses deux grands-tantes, elle perdit l'usage de la parole suite à une mauvaise angine mal soignée puis recouvrit "miraculeusement" la voix grâce au sirop à base de limace, de codéine et de lévomenthol de l'abbé Malaunez, un vieux barbon sulfureusement alchimiste, faiseur de miracles en tout genre. A l'âge de 8 ans, son père mourut de tuberculose et commença alors, pour la jeune Léa, une vie entre la rue et le milieu « grand-tantaculaire ».

À neuf ans, elle décida de se « prendre en main », chanta dans les rues, accompagnée de sa copine « Babilouche, la Guêpe de Ménilmontant » et dans les fêtes foraines avec Paul Sarty dit Paulo la Casquette. Léa Zilberstein dite la "Zizouille" avec Paulo l'accordéoniste. Un petit air de la Môme Piaf!

Puis vint la période des errances à Pigalle, parmi les mauvais garçons et les souteneurs. Elle se produisit dans des cinémas, des bals musette et toujours dans la rue jusqu'à un certain 25 décembre 1941.

Un officier de la Wehrmarkt l'entendit chanter un air de Piaf dont les paroles étaient reconnues ouvertement à double sens par les nazis. « Tu es partout » évoquant la résistance sous les traits d'un amant :

*« Tu es partout car tu es dans mon cœur*

*Tu es partout car tu es mon bonheur*

*Toutes les choses qui sont autour de moi*

*Même la vie ne représente que toi*

*Des fois je rêve que je suis dans tes bras*

*Et qu'a l'oreille tu me parles tout bas*

*Tu dis des choses qui font fermer les yeux*

*Et moi je trouve ça merveilleux ? »*

L'officier en question l'écouta naïvement et faussement attendri. Une fois qu'elle eut terminé le dernier couplet, il lui demanda qui lui avait appris cette chanson et Léa lui répondit tout simplement : « Mais c'est mademoiselle Edith ! ». Le Sturmbannführer la saisit par le bras et lui cracha à la figure un : « Ne te moque pas de moi, petite Jude »

-Non moi, c'est pas Jude que je m'appelle, c'est Léa ! Laissez-moi, vous me faites mal !

-Léa comment !?

-Léa Zilber? »

A ce moment-là Paulo qui venait de ranger son accordéon dans sa valise, se dirigea vers l'officier et lui dit : « Ne perdez pas votre temps avec cette petite effrontée, Monsieur l'officier ! Je vais lui donner la correction de sa vie ! Osez répondre à un Sturmbannführer de la sorte, je ne lui permettrai pas de recommencer !

- Qui êtes-vous ? lança l'officier en poussant avec mépris la gamine contre le mur !

-Je suis Paul Sarty, l'accompagnateur de mademoiselle Piaf !... Je vous prie de m'excuser mais je viens chercher cette effrontée ! Je vais lui passer un de ces savons?Osez chanter cette chanson en pleine rue !

« Savon » ? fit l'officier peu sensible au langage imagé du musicien.

- Oui, Sturmbannführer, une torchée, une torgnolle, enfin je vais lui administrer une frottée dont elle se rappellera de la pleine patate !

- Torgnolle, patate ! ... nicht verstanden ! ? Allez ça va, fichez- moi le camp avec cette gamine !... Mais je vous préfiens, si che la refois dans le quartier ? ... »

A peine l'officier eut- il achevé son invective que Paulo prit ses jambes à son cou entraînant avec lui Léa et faisant toujours semblant de la réprimander. Boulevard De Clichy, rue Germain Pillon, enfin rue des Abbesses, Léa et Paulo avaient marché un temps infini, n'osant se retourner de peur d'être suivis. Leurs pas s'accéléraient de plus en plus et bientôt tous les passants se retournèrent. Il est vrai que cela constituait un tableau étonnant : un accordéoniste déambulant dans les rues au pas de charge avec, dans une main, la boîte de son instrument, robuste valise à coins renforcés pour son accordéon chromatique 120 basses avec deux grosses serrures fermant à clé, dans l'autre, la main innocente de la petite Zilberstein surmontée de son nœud blanc dans les cheveux.

Il semblait à Paulo que les gens les montraient du doigt en les scrutant comme des créatures étranges. Mais où se dirigeaient-ils à présent ? Sans doute vers la rue Yvonne le Tac où résidait la famille de Léa ? Qu'allait-il leur arriver ? Léa avait peur, elle pensait à Madame Edith qui lui avait offert une photo dédicacée et qu'elle tenait fiévreusement dans l'autre main. « A la petite Léa, pour sa voix angélique mille grâce à toi ! Que Dieu te protège ! » Presque en planant au- dessus du trottoir, elle relisait la dédicace et embrassait furtivement la photo. Elle en avait rêvé de Madame Edith Piaf. Chaque fois qu'elle écoutait une de ses chansons à la radio, elle se plaçait devant le grand miroir mural du salon des sœurs Zilberstein, allumait l'abat-jour après avoir revêtu un tablier de satin noir qui était censé représenter la robe noire de sa vedette préférée et, dans une gestuelle bien à elle, chantait en playback sur « C'était jour de fête » « Le vagabond » ou encore « L'accordéoniste » dont la musique avait été composée par Michel Emer un pote à Paul Sarty. Devant la glace elle se donnait à fond en mimant le joueur d'accordéon qui effleurait les touches de son instrument, faisant éclater sa voix claire et profonde en particulier sur le passage qu'elle préférait :

*« Elle écoute la java...*

*... elle entend la java*  
*... elle a fermé les yeux*  
*... et les doigts secs et nerveux ...*  
*Ça lui rentre dans la peau*  
*Par le bas, par le haut*  
*Elle a envie de gueuler*  
*C'est physique*  
*Alors pour oublier*  
*Elle s'est mise à danser, à tourner*  
*Au son de la musique... »*

Paulo était le cousin de Zelda et Sarah Zilberstein, les tantes de Léa. Il avait commencé par jouer dans les bals populaires puis passé une audition pour l'orchestre d'Edith Piaf à l'ABC. Mademoiselle Edith avait été satisfaite et sensible à son talent et impressionnée par sa dextérité au piano à bretelles. Il proposa à Léa de l'accompagner à Bobino pour son dixième anniversaire au spectacle de Piaf où il jouait lui-même de l'accordéon !

À la fin du récital, Zizouille fut introduite dans la loge de la chanteuse ! Un rêve inaccessible pour elle ! Léa avait même pu pousser la chansonnette comme elle le faisait dans la rue ! Edith avait été subjuguée par son aplomb et sa voix un rien surnaturelle. Piaf avait dit à son accordéoniste : « Paulo, la petite il faut pas la lâcher ! Elle a ce que d'autres cherchent en vain : de l'amour dans la voix, elle donne de l'amour, la petite, et dans l'amour, ma petite, il faut donner, et faut savoir faire pleurer en chantant et ceux qui n'ont pas de larmes ne pourrons jamais aimer ! Petite, il faut tant, et tant de larmes pour avoir le droit d'aimer ! » Elle lui dédicença ensuite sa photo et l'embrassa sur le front ! Un privilège ! La petite zizouille dans la loge de Madame Piaf avec Paul Sarty son accordéoniste (sans sa casquette !)

Ce moment magique mais bien trop bref, elle se le repassait constamment dans sa tête, ne sachant pas non plus très bien ce qui se passait dans la rue ! Soudain une voix retentit : « Hé Sie! Ein Halt, was Sie, im Augenblick auf der Straße mit lettischer Sprache kleines Mädchen gemacht ? »

Léa et Paulo étaient repérés par deux sbires de la police allemande ! Mais une série de déflagrations retentirent à quelques mètres des deux fuyards ! On venait de jeter plusieurs grenades sur les deux agents nazis ! Leur corps éclata en sang ! La boîte de l'accordéon fut éclaboussée du vermeil de la paire de schleus. Paulo tira la gamine d'un coup sec et, ensemble ils s'engouffrèrent dans la ruelle qui joignait la rue Le Tac à la rue des Trois Frères. Paulo avait tout compris en un éclair ! L'immeuble où résidaient les Zilberstein venait d'être l'objet d'une attaque en règle des forces allemandes suite à une dénonciation d'un réseau de résistance impliqué dans l'assassinat de Kurt Heilm. Cet ingénieur avait travaillé à l'usine d'armement Gnome et Rhône à Arnage comme responsable du chantier de production de la nouvelle version d'une bombe rebondissante de 385 kg. La Kurt fut d'abord conçue au centre de recherche expérimentale de la Luftwaffe à Travemünde. Kurt Heilm qui dirigea une équipe de travailleurs allemands était donc une personnalité connue du côté du Mans, au moins dans la haute société, lorsqu'en juin 1940, il fut affecté dans cette ville comme Feldkommandant, c'est-à-dire responsable des troupes d'occupation du département de la Sarthe.

De juin 1940 à octobre 1941, il ne sembla pas avoir suscité d'hostilité personnelle particulière au sein de la population mais, pour la résistance française, il constituait une figure primordiale à abattre et un attentat fut fomenté contre lui dans la gare d'Arnage au moment où il réceptionnait des éléments servant à la construction de sa fameuse bombe et provenant d'Allemagne. Il tomba mortellement d'une douzaine de balles de mitrailleuses tirées depuis le clocher de l'église ! Les terroristes réussirent à prendre la fuite mais une enquête minutieusement menée par la Gestapo parvint à débusquer les membres du réseau jusqu'à Paris où ils s'étaient réfugiés dans les combles de l'immeuble de la rue Yvonne le Tac.

Ils avaient essayé de s'en sortir en lançant des grenades sur deux flics de la Gestapo, mais presque au même instant, le bloc d'habitations fut cerné par d'importantes forces de police allemande et française. Évidemment Sarah et Zelda Zilberstein furent emmenées avec tous les locataires de l'immeuble. On ne les revit jamais ! Cet attentat contre Heilm avait amené les Allemands à modifier leur politique des otages en privilégiant, pour tout attentat, la piste « judéo-bolchevique », même en l'absence de toute revendication. Cette politique fut parfaitement formulée par l'ambassadeur allemand à Paris Otto Abetz en décembre 1941 :

« Même lorsqu'il est clairement prouvé que les auteurs d'attentats sont des Français, il est bon de ne pas mettre cette constatation en relief, mais de tenir compte de nos intérêts politiques et de prétendre qu'il s'agit exclusivement de Juifs et des agents à la solde des services de renseignements anglo-saxons et russes. »

Paul Sarty n'avait qu'une ressource dans le quartier : Gustave Vercoton. Instinctivement, il sonna chez son vieil ami pour qui il avait composé toutes les mélodies sur ses propres poésies dont la célèbre chanson écrite en 1939 « Promenade, ma promenade ! » et qui parlait du ciel si pâle, des arbres grêles de la nonchalance et des mouvements d'ailes des habitants du village de Montmartre avec ses tilleuls et leurs ombres bleutées. Ah ! Montmartre Mont ivre et folâtre, toi mon théâtre de rue que j'idolâtre ! « Ah ! ma promenade, ma promenade où nous chantions en débandade sous le ciel de nos dérobades ! »

Paulo lui expliqua son aventure dans le quartier avec la petite ! Vercoton regarda la triste mine de Léa qui lui tendait la photo de Piaf ! Les larmes lui montèrent et après un long silence il balbutia, des sanglots dans la voix : « Sois la bienvenue?...toi et ta p'tite mine de zizouille ! Tonton Vercoton, c'est pas du bidon ! »

Il la prit dans ses bras, elle se cachait derrière son icône dédicacée tandis que Gustave improvisait pour elle ce qui serait peut-être plus tard une chanson à succès :

*« J'ai vu passer dans mon rêve  
- Tel l'ouragan sur la grève, -  
D'une main tenant la p'tite Édith  
Et de l'autre un accordéoniste,  
Cette fée à la mine confite  
Une Léa de Montmartre  
Qu'à travers la ville toute folâtre,  
Et du fleuve notre Seine à nous,  
Avec ses larmes salées de boutchou  
Une Zizouille qu'a l'cœur qui saigne  
Rouge-flamme et noir d'ébène !  
Ses joues et ses yeux brillent*

*D'avoir apprivoisé les anges de la nuit ? »*

Léa plaça la photo de son idole sur la bouche de son « nouveau papa » pour l'interrompre et lui dit tendrement en lui pinçant le nez :

*« L'hiver comme l'été c'est toujours l'hiver  
Le soleil du bon Dieu ne brill' pas de notr' côté  
Il a bien trop à faire dans les riches quartiers  
Serre- moi dans tes bras  
Embrasse-moi  
Embrasse-moi longtemps  
Embrasse-moi  
Plus tard il sera trop tard ? »*

Vercoton, inondés de larmes comme un marmiteux, cette fois l'embrassa avec une tendresse infinie et une profonde émotion, lui soufflant à l'oreille :

*« Et je t'ai respirée l'enfant unique : il m'a semblé  
Que s'ouvrait dans mon cœur- la dernière blessure,  
Celle dont la douleur plus exquise m'assure  
D'une mort désirable en un jour consolé ! »*

\*\*\*\*\*

***Artus Grainbô, le p'tit pwète crotte- misère***

8

*« Oh ! M'sieur Hugo ! »*

Paul Sarty chantait « Le temps des cerises », Artus était assis en face de Léa et, souvent, les deux tourtereaux s'échangeaient des regards veloutés tandis que les plats du festin défilaient sous leur nez. On voyait au milieu de la table, comme sur un champ de bataille, les plats de cassoulet bouillant et fumant. Les petits pains au sésame alternaient avec les gros saucissons plus lourds que les gourdins des malandrins de Ménilmontant. Les carafons pleins de vin virevoltaient et se cognaient l'un contre l'autre éclaboussant les vestons et les châles des invités de la fête à Vercoton qui, lui, œuvrait en cuisine tout en jetant un œil attentif dans la salle pour s'assurer que ses convives fussent les plus heureux du monde ! Les corbeilles de fleurs des champs dégageaient un parfum frais au milieu de cette mangeaille chaleureuse et débordante !

La joie de se dilater le fanal sans complexe gorgeait les yeux de larmes de joie et les cœurs de chansons d'amour. D'abord, Bertrand Michelet, le jardinier du parc Monceau avait apporté des écrevisses dans des plats d'argile rouge rehaussé de fleurs bleues puis des espèces de coquillages et des escargots au cumin qu'il avait déniché aux halles de Rungis par l'intermédiaire du poissonnier de la rue de Courcelles qui n'était rien d'autre que son propre cousin germain. Ensuite, Gustave avait mitonné dans sa cuisine à « l'authentique » des choucroutes, des cassoulets, des gigots d'agneaux entiers cuits aux vins doux. Tout débordait de sauces onctueuses. Artus s'était empiffré jusqu'à l'éclatement de la caisse. La surprise des nourritures variées excitait la cupidité des estomacs. Les maçons, le boulanger de la rue Mouffetard, les artistes aux longs cheveux du cabaret « Le lapin rusé » qui avaient retroussé leurs manches se passaient les plats, se servaient, se resservaient, léchaient leur assiettes d'une miche de pain pour ne rien perdre du succulent repas exceptionnel de leur ami Gustave !

Ce n'était pas un festin illusoire comme la plupart des convives, aujourd'hui présents dans l'effervescence et la liesse, avaient connus durant les années de disette de la dernière guerre dont les plaies étaient à peine cicatrisées. Ce repas constituait une revanche solide sur les privations socio-alimentaires. Tous les convives étaient transportés par la chaleur et le bien-être que procurait cette réunion fraternelle. Certains se pâmaient car ils n'avaient jamais connu cette profusion de victuailles et une telle diversité de plats.

Mais Artus était déjà ailleurs. Le vin aidant, un solide Pomerol, il riboulait des prunelles et tassé sur ses coudes, il avalait de gros morceaux de viandes et des biftecks de grisette, sans parler, de peur d'en perdre la moindre gueulée. Devant, sa Zizouille, il était un peu gêné de se montrer aussi glouton et rougeaud de nourriture et de pinard auquel il goûtait pour la première fois, mais dans sa gourmandise, il demeurait toujours le p'tit pwète qu'elle aimait. Elle ne parlait pas, le dévorait des yeux et avait à peine touché à son assiette de fricot. Elle était magnifique à regarder quand elle grignotait du bout des doigts son aile de poulet de Bresse rôti à la broche. Elle ne parlait pas mais refilait ses attignoles à celui qui lui avait offert une autre dimension de l'existence, lui qui se bâffrait de rogatons à s'en faire crever le bidouard. Tandis que plus d'un des convives se resservaient comme pour manger pendant trois jours, la p'tite zizouille picorait telle une becquante assez godinette. Pas question pour elle d'engloutir les plats, la table et la gargote avec ! Elle s'amusait à observer la mère Gardichon qui grattait des os, le vieux Larouflette qui arrachait la viande autour des os avec ses deux dernières dents ou bien le facteur Véronesse qui n'en finissait pas de collecter les peaux de poulets grillées et croustillantes dont il raffolait. Léa détournait le regard lorsque Popol la Brosse s'enfonçait un pilon entier dans sa gueule de rat noir jusqu'aux oreilles ! Tout ce beau monde avait le menton barbouillé de lard fondu. Ils avaient presque tous des visages bouffis et cramoisis comme le derrière des rupins du seizième se bignant de prospérité. Le bruit de ces agapes endiablée saoulait Artus autant que le Pomerol qu'il avait sifflé durant le repas ! Ses paupières devenaient de plus en plus lourdes, et le vacarme des mâchoires qui broyaient les viandes, les conversations mêlées, les sons de l'accordéon et de la batterie s'estompaient comme si le p'tit crotte-misère avait bourré ses oreilles avec du coton serré. Gustave, à ses côtés pour l'instant, se préparait à déboucher une bouteille de mousseux, mais Artus ne le voyait déjà plus. Il ferma définitivement les yeux et se coucha les bras croisés au beau milieu de son assiette qui contenait encore du cassoulet ! Puis « bang » le bouchon du vin pétillant s'éjecta de la bouteille.

Des coups de fusils retentissaient au loin. Artus titubait le long du trottoir de la rue Lepic. Les déflagrations des armes se rapprochaient. Un vieux monsieur à cheveux et barbes blancs, de forte corpulence, aperçut le gamin au bas d'une barricade, dans cette rue Lepic où des balles sifflaient par-dessus leur tête. Grainbô avait pris un panier à bouteilles dans le cabaret de Vercoton, était sorti par la porte de la resserre et fort instables sur ses jambes il était tranquillement occupé à vider dans son panier les gibernes remplies de munitions des gardes nationaux abattus sur le trottoir d'en face. Le petit Grainbô rêvait au milieu des saucisses, de la sauce tomate et des haricots !

- Mais que fais-tu là, petit ! dit le vieux monsieur en lui touchant l'épaule droite.

-Oh ! M'sieur Hugo, quelle surprise de vous voir ici ! Vous le voyez, bien monsieur Hugo, fit Artus en relevant le nez, les yeux admiratifs d'avoir rencontré le « papa » de Gavroche, en bon citoyen, je remplis mon panier !

-Tu ne vois donc pas que ça mitraille par ici ! C'est dangereux pour toi !

- Pensez donc, M'sieur Hugo, avec tout le respect qu'je vous dois, c'est dangereux pour tout le monde, mais moi je suis p'tit et j'passe en dessous des balles ! hé ! hé ! Mais, M'sieur Victor, vous feriez bien de vous baissez encore un p'tit peu plus ! Faudrait pas qu'la nation elle perde un grand homme comme vous ! De toute façon, il peut bien pleuvoir, moi je ne serai jamais mouillé ! Ah ! Ah !

-Rentre chez toi, Artus, Vercoton t'attends pour...

- Tout à l'heure, M'sieur Hugo ! Tout à l'heure !

Et d'un bon, il s'engouffra plus profondément dans la rue enfumée qui puait la poudre à canon ! Victor Hugo le regardait admiratif ! La fumée était dans la rue comme un brouillard coincé entre deux rangées de maisons. Elle montait comme si elle emportait les âmes des soldats tombés sur le pavé. Artus était entre le feu des combattants du peuple et des gardes nationaux ! C'est à peine si on distinguait les belligérants. Cette fumée était favorable à Artus qui louvoyait entre les tirs de fusils. Sa petite taille lui permettait de s'avancer assez loin sans être repéré. Il dévalisa le contenu d'une dizaine de cartouchières comme un écureuil qui aurait ouvert une noisette pour en extraire le fruit. Soudain une balle frappa le corps étendu d'un vieux sergent. Une deuxième balle fit éclater un pavé, juste à côté de lui. Une troisième effleura le panier du père Vercoton. Il vit que les tirs venaient de derrière la barricade construite à partir d'une vieille charrette renversée et complétée par des tonneaux disposés en quinconce. Inconsciemment, il se redressa, dégagea sa catapulte de sa ceinture, saisit une des balles contenues dans le panier, bomba le torse effrontément, introduisit le projectile dans la gaine de cuir, tira sur l'élastique, visa un des gardes nationaux dont la tête dépassait d'un des foudres et, très concentré, écarta les doigts. La balle partit, fendit l'air et atteignit juste le milieu du front de l'adversaire. La cible humaine poussa un petit cri et aussitôt s'effondra, n'ayant même pas le temps de se avoir pu déterminer l'origine de ce tir silencieux ! Le béret en arrière, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, le regard de Grainbô était hautain et fiévreux tourné vers les gardes nationaux qui tiraient n'importe où, ne distinguant pas le petit corps du p'tit pwète dans le brouillard qui s'épaississait davantage. Il chanta à tue-tête :

*« On est con à Passy*

*C'est la faute au roi Louis*

*Et nase à Montmartre*

*C'est la faute à Lamarque !»*

Il s'en suivit un doigt d'honneur adressé à l'adversaire. Puis il se pencha sur son panier pour le ramasser, mais à ce moment-là, il se sentit levé de terre par une force herculéenne. Il atterrit de l'autre côté de la rue, juste derrière le mur d'un hangar désaffecté. Une ombre énorme se planta devant lui. Il ne la distingua pas nettement à première vue car le personnage en question était à contre-jour entre lui et la pleine lune !

« Ne refais plus jamais, ça, petit !... C'est de l'inconscience, tu risques ta vie inutilement ! »

Il reconnut la voix forte de Victor Hugo dont les genoux touchaient presque son nez.



- Mais il faut bien défendre la patrie, M'sieur Hugo ! La chanson dit : « Allons enfants de la patrie... » et moi, M'sieur Hugo, je suis un enfant de la patrie, alors ... que je sois damné si je reste-là à jouer au billes pendant que ?

-Alors Petit Grainbô, dis-toi bien que « Soudain, ce qui était damné sera sauvé, ce qui était humilié sera exalté ! »

- Vous m'paraissez fort bien optimiste, M'sieur Hugo, mais quand même y'en a qui ne se privent pas de tirer sur les enfants de leur patrie, répondit-il en se grattant les cheveux, se relevant et ramassant son béret.

- Je sais, Artus, je sais que l'usurpateur sera vaincu, que le bien triomphera, que Dieu vaincra !

- Pour Dieu, c'est bien possible, M'sieur Victor mais pour l'usurapeur c'est moins sûr !

*« J'suis pas poltron*

*C'est grâce à Vercoton*

*Misère est mon p'tit corps*

*C'est la faute à Merdador ! »*

- C'est bien petit, je vois que t'as le sens de l'humour même en pleine bataille ! Alors écoute ce que je viens d'écrire.

Il sortit un papier plié dans sa redingote. L'ouvrit délicatement, s'assit sur la borne de la pompe à eau tandis qu'Artus se positionnait en tailleur devant le grand écrivain qui allait lui révéler sa dernière petite bafouille.

Après un moment de silence intérieur, malgré la rage des tirs au loin, Victor Hugo se pencha légèrement vers le gamin pour mieux capter son regard puis se lança dans la lecture de sa prose sans pratiquement rependre sa respiration : « La destinée de toute affirmation, c'est de lutter sans cesse avec la négation qui lui est propre. Le jour est une affirmation dont la nuit est la négation. Le génie est une affirmation dont l'envie est la négation. La hiérarchie est une affirmation dont l'égalité est la négation. La religion, le pouvoir, l'art, la poésie sont des affirmations dont l'ironie, sous les noms divers de raison, de critique et d'opposition, est la négation. Le sultan est l'affirmation, l'eunuque est la négation. Dans l'ordre des faits historiques comme dans l'ordre des faits philosophiques il y a des hommes qui affirment tout entiers comme il y a des hommes qui nient. L'affirmation est en haut, la négation est en bas. La destinée de toute négation c'est d'être elle-même toujours et opiniâtrement niée par une autre négation qui est plus bas qu'elle et moindre qu'elle. Le tigre mange l'homme, Artus, le pou mange le tigre. Acceptons ces lois ; ne les jugeons pas. Après tout, l'antagonisme fait saillir l'être. Tout ce qui est fait est ainsi fait. Dieu et Satan, c'est la base même des religions ; le jour et la nuit, c'est la loi même de la création ; le oui et le non c'est le dialogue même de l'humanité".

Artus écarquillait les yeux comme s'ils avaient été trop petits pour absorber cette pensée. Il buvait ses mots dont la musique l'enchantait, même s'il n'en comprenait pas toute les subtilités dans leurs sens et leur organisation.

- A part le mot « Antaconnerie » j'ai tout compris !

- « Antagonisme », Artus, « Antagonisme » ...

-Que qu'ça veut dire, M'sieur Hugo ? C'est un mot puant ?

- Si on veut... c'est un mot qui te crucifie pour la vie, Artus !... Toute ma vie entière, Artus, j'ai été crucifié entre des contraires, des contradictions, si tu veux, qui étaient solidaires les uns des autres !

-Hum ! Hum ! Si j'ai bien compris, M'sieur Hugo, votre vie ça a été le « choc des contraires » ? C'est ça non !?

- Exactement, petit, « le choc des contraires » ! Ah ! Tu es un artiste, Grainbô ! Je n'avais pas encore trouvé de titre pour ce texte, et bien, tu viens d'en trouver un excellent ! Je l'adopte !

- Chic alors ! C'est qu'en suis fier ! Quand le Vercoton et la Léa vont apprendre que c'est moi que j'ai donné un titre au texte du grand écrivain Victor Hugo, le papa de Gavroche, ils vont me prendre pour un prétentieux et vont me moucher le nez en se foutant de ma poire !

*« Joie est ma p'tite bouille,*

*C'est la faute à la Zizouille*

*Je suis petit oiseau*

*C'est la faute à M'sieur Hugo..hé !hé ! »*

Le vieillard et le gamin se mirent à rire de bon cœur.

- Tu seras Châteaubriand ou rien, mon p'tit pwète !

- J'aimerais être comme vous M'sieur Hugo ! Écrire, écrire et encore écrire le plus possible écrire des histoires en trois volumes !

- Châteaubriant écrivait : *"Force est d'avancer avec l'intelligence humaine. Respectons la majesté du temps. Je me suis retrouvé entre deux siècles comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue"*.

- Y savait nager ? Même un poète sait nager ?

- Mais oui, Artus, nager dans l'imagination ! Avancez sans se noyer ! L'avenir avance, Artus Grainbô, le passé résiste : ta lutte sera violente, tes efforts parfois excessifs ; modère-les, petit ! Ne risque pas ta vie pour rien, par simple effronterie ! La certitude de ton triomphe se mesurera à la dignité de ton combat ; ta victoire sera d'autant plus certaine qu'elle sera plus tranquille.

-Taratam ! C'est bien dit ça, Monsieur Victor Hugo ! L'auteur des « Misérables » ne s'est pas seulement contenter d'être un penseur, mais il est un lutteur ! Moi aussi je serai une tête qui médite sur l'amour et la vie mais surtout je serai aussi le bras qui agit ! Et ? ...

- Je vois, Artus que tu as déjà tout compris et je m'en réjouis ! Sois un poète, monte sur ton bateau ivre. Pour être poète, il ne suffit pas de s'élever, il faut surtout que tu saches ce que tu feras là-haut, ce que tu voudras et où tu iras ! Il y a, vois-tu, Artus, des esprits qui s'élèvent sans ailes visibles.

- Mais je n'ai pas d'ailes moi, j'ai les pieds bien sur terre !

- Que tu crois, Artus, que tu crois, petit ! Tu as un génie réel mais pas seulement par le fait que tu aies quelque chose de subtil qui te fasse enfler et te rende trop léger. Poète, ô mon petit pwète, coupe le fil qui t'attache à la terre et qu'on appelle le bon sens, et te voilà qui passe, qui monte et qui monte si haut que tu te perds !... et n'oublie pas, Artus, jamais un jour sans une ligne ! Va, va Artus et ne tombe pas par terre, ce ne serait de toute façon pas la faute à Voltaire et ton nez dans le ruisseau, ce ne serait pas non plus la faute à Rousseau ! Rien n'est encore écrit tout est à rédiger pour toi ! N'oublie pas Artus ! Pas un jour sans une ligne !... Va, petit frère de Gavroche !

Une larme ruissela sur la joue de Grainbô qui la sécha en faisant glisser son béret sur son visage. Lorsqu'il voulut le remettre sur le sommet de sa tête, il constata qu'Hugo avait disparu, telle une ombre dans la nuit noire de l'oubli. Il remit sa fronde en place entre sa ceinture et sa chemise de drap. Se redressa, cracha dans chacune des mains comme un bûcheron avant la cognée, passa le pouce sur son nez et songea calmement : « Monsieur Hugo est vraiment un roc ! »

Dans les rues, les combats continuaient. C'était à la fois terrible et d'un charme fou. Artus faisait face aux fusils des gardes nationaux, mais il se sentait invincible car il avait parlé avec « Monsieur Victor Hugo » et il en était fier. Il se couchait, puis se redressait, se dissimulait dans un coin de porte. Alors que la barricade tremblait par le bruit du canon, lui, Artus Grainbô, futur poète inspiré par Le grand Victor Hugo, il bravait tous les dangers, jouait à cache-cache avec la mort ! Face aux canons et aux fusils il criait avec exaltation : "Il faut en finir les enfants ! Cette guerre de tirailleurs est meurtrière ! On perd moins de monde en marchant bravement vers le danger ! »

\*\*\*\*\*

*Artus Grainbô, le p'tit pwète crotte- misère*

9

*« À la barricade »*

Léa essuyait le visage d'Artus couvert de sauce et de morceau de haricots à la tomate. Il venait de se tirer de son rêve de la rue Lepic. Il avait devant lui sa tendre et chère Zizouille qui lui souriait tendrement. À côté d'elle, était venu s'asseoir le père Ficheletemps.

« Oh ! Vous êtes venu aussi Monsieur Hugo ! ...ils...ils vous ont invité aussi à la fête ? C'est gentil de leur part ... ! »

Le jeune pwète pensait avoir devant lui, à la table, l'auteur des « Misérables » tant Ficheletemps lui ressemblait : forte carrure, cheveux et barbe blancs. Mais le vieil homme portait des lunettes de soleil, pas par snobisme mais par nécessité. Il avait été boxeur professionnel avant la guerre et avait reçu un mauvais coup à la tête à la douzième reprise d'un combat à la salle Wagram contre le « bombardier marocain » Marcel Cerdan ! Ses yeux en avaient pris un sale coup. La lumière le gênait et il était presque aveugle d'un œil. Ficheletemps se mit à rire lorsqu'il vit la face enjouée du petit Grainbô.

Il lui confia qu'il aimait beaucoup le roman sur la vie de Cosette et Jean Valjean, mais le passage qu'il adorait particulièrement c'était lorsque Hugo décrivait la bataille de Waterloo.

« Tu vois petit, Monsieur Hugo, il a un peu exagéré en racontant la bataille de Waterloo, mais il est certain qu'il a pris pas mal de libertés avec la vérité historique. C'est lui-même qui disait : « On peut violer l'histoire à condition de lui faire de beaux enfants ! » Ah ! Ah ! Par exemple, il a quelque peu transformé l'histoire en inventant l'épisode du chemin creux ainsi que l'histoire du puits d'Hougoumont. »

Mais comme il essayait de lui expliquer avec passion la charge de la cavalerie en face du chemin creux d'Ohain ou la chute des chevaux poussés par le deuxième rang, Artus montrait de nouveaux des signes de fatigue et ses paupières s'alourdisaient une fois encore. Zizouille agitait devant lui sa serviette tricolore pour attirer son attention et l'empêcher de sombrer dans une nouvelle léthargie irrésistible due au vin capiteux du repas. Elle eut juste le temps de dégager son assiette avant qu'il ne plonge une fois de plus dans la sauce !

Le drapeau tricolore avait été hissé sur Notre-Dame de Paris et sur l'Hôtel de Ville. Voilà Grainbô de retour sur les barricades, parmi les révolutionnaires menés par une jeune femme, sorte d'allégorie de la liberté, robe à pois, lunettes de soleil et gants de boxes aux poings ! Elle portait le drapeau de la main droite, tandis que la gauche brandissait une pancarte sur laquelle il était inscrit : « Merdalor Facho » avec une faute d'orthographe, un « s » barré d'une croix rouge entre le « a » et le « c ». Cette femme c'était la Zizouille, la Léa de Grainbô ! Elle était encadrée d'un Artus Gavroche, gamin des faubourgs avec son indéboulonnable béret noir et sa fronde. Son bras droit agitait un pistolet à amorces. De l'autre côté de la Zizouille, un bourgeois considéré comme le portrait de Victor Hugo affublé d'une paire de lunettes noir foncé, les mêmes que celle du père Ficheletemps.

La scène était construite en pyramide s'élevant à partir des corps des victimes de la fusillade. C'était un rêve, une allégorie. La Zizouille, femme du peuple était le symbole même de la liberté enfantine qui jouait à la guerre pour rire. Les combattants, ouvriers, artisans, bourgeois, gamin des rues représentaient toutes les couches sociales de la rue Lepic et du quartier montmartrois. Dans un mélange de réalisme et d'idéalisme, de description à la fois crue et farfelue propre aux songes du sommeil innocent d'un gosse, le tableau revêtait malgré tout un caractère militant. Dans le rêve d'Artus, la ligne d'horizon assez haute, laissait deviner à l'arrière-plan une vraie scène de bataille rangée. Mais les deux points d'intérêts naturels semblaient situés sur une ligne de force au niveau des cadavres. Les personnages apparaissaient de face. La jeune femme et le môme des rues à la fronde en faisaient partie. Artus déambulait dans son rêve au ralenti et on distinguait bien cette diagonale descendante de gauche à droite délimitant la limite entre la zone plus sombre et la zone plus claire.

Lentement, les personnages décrivaient un mouvement d'ascension vers le drapeau porté par Léa et la lumière source de liberté au centre de la géométrie pyramidale. Les victimes de la tuerie étaient empilées à la base du tableau. Le fusil de Hugo et la position du P'tit pwète constituaient les deux côtés de la pyramide. La jeune femme au drapeau et pancarte maladroitement maintenus dans les gros gants de boxe appelait le peuple à la suivre. Artus avança sans peine, bien décidé à en découdre avec les gardes nationaux, il montrait son ardeur et sa volonté. Coiffé d'un haut de forme et flanqué d'un fusil à la main, l'écrivain Hugo symbolisait quand même la bourgeoisie mais progressiste, l'homme passionné de justice et épris de liberté.

Soudain, Artus décrocha du groupe attiré par des cris du côté d'une rue perpendiculaire à la rue principale dans laquelle il avait débouché. Il sentait en lui une étrange tranquillité au milieu de ce carnage de chair, de poudre et de sang. La brume se mêla de nouveau aux plaintes, aux rumeurs, au vacarme des fusils et des canons. Artus avait déjà oublié toute l'horreur qu'il avait vue.

Sa tête était déjà dans une lumière d'avenir parmi ses cadavres allongés et ces fantômes déjà en route vers l'éternité. Plus un bruit de l'extérieur ne pénétrait dans les tympans de Grainbô, le temps d'un instant éternisé par un ralenti feutré, ouateux. Tout à coup le fil normal de l'action reprit entre deux décharges. Artus se positionna au sommet de la barricade vers laquelle il avait été curieusement attiré. Il voulait faire de cet instant, un chef d'œuvre ! Une vingtaine d'hommes tenaient ce lieu de retranchement. Le tambour battit la charge. Artus entendit une voix forte qui succéda aux roulements. « Toi, je ne t'oublie pas ! »

Il se tourna vers l'origine de cette apostrophe. Un homme d'une trentaine d'années, le visage en sueur, noir de fumée et partiellement ensanglanté tenait un pistolet de la main droite qu'il pointa vers un corps attaché à un pilier en bois qui devait soutenir, avant le dernier assaut, le balcon d'une maison bourgeoise.

Le combattant hurla à qui voulait l'entendre : « Le dernier qui quittera cette barricade brûlera la tête à cette drôlesse d'espionne ! »

Tout le groupe de soldats du peuple se dispersa dans la rue et, bientôt, Artus se retrouva seul avec la prisonnière. Lentement, il s'approcha d'elle. La traîtresse était méconnaissable : habillée de sacs de jute, noircie comme un ramoneur, elle avait les cheveux en bataille et de la morve verte dégoulinait d'une de ses narines. Le garçon la dévisagea et reconnu... Ginette Merdalor affreusement abîmée. Elle pleurait comme une Marie-Torchon qu'aurait été saboulée sur tout son râble.

Le visage de Grainbô changea en un masque de haine et de dégoût. Marcoret, le jeune milicien du salut public était le combattant le plus près de la barricade. Artus lui demanda : « C'est vous le chef de cette barricade ?

-En effet, répondit Marcoret en jetant un œil attentif sur le mouvement du régiment des gardes nationaux tout au bout de la rue. Brave petit gars, fais gaffe à toi, j'admire ton courage !

-N'vous faites pas de bile, commandant ! Je sais sortir de cents pieds de merde ! J'me suis déjà dépatouillé de pas mal de souricières emberlificoteuses ! ....

- Le peuple te remercie de ton audace, petit ! ...Si j'pouvais j't'épinglerais la médaille du chien qui en a dans le bide, petit !... Mais je suis un peu court, rapport aux narquois d'en face !

- J'ai donc mérité une récompense ! C'est vrai mon commandant ?

- Au nom de la République, il y a deux sauveurs dans ces barricades : Léa Zizouille et puis toi, le p'tit Grainbô ! ... alors question de décrocher l'coquetier, petit, t'es champion ! Mais, dis- moi, de quoi qu't'as envie ?

- Ben ! ....

-Fais vite petit, le temps presse, va falloir, dare dare, jeter le bâton dans le nid de guêpes de ces griviers de foignards !

Artus hésita à peine et sortit froidement : « Brûler moi-même la sorbonne à cette sale muflé de feignasse de coquinasse de saloperie de fumièrre d'arty foignant ! »

Ginette Merdalor leva la tête, vit Artus Grainbô, eut de la peine à la maintenir droite et bredouilla la rage au cœur : « C'est ça vas-y sale môme, fils de crotte-misère et crotte-déchard toi-même ! »

Quant à Marcoret, il était occupé à recharger sa carabine, ses yeux parcoururent l'espace devant lui, puis se tourna une dernière fois vers Artus : « Prends la moucharde, petit, elle est à toi ! »

Grainbô, en effet, se dressa sur les pointes de ses pieds nus et tendit le coup à s'en faire claquer les cervicales. « J'ai été courageux, la Mardelor, je vais pouvoir me récompenser de mon audace et de ma bravoure ! Ce n'est pas comme toi, la guenaude ! Tu vas payer d'avoir envoyé ma famille se faire buter en bloc en Pologne !

- Alerte ! Cria Marcoret du haut de la barricade.

Merdalor se mit à rire vulgairement et regardant les insurgés qui se débattaient dans le désordre des ruines elle leur lança : « Vous allez tous crever, tous y passer, tas de racailles ! » Les hommes du peuple s'élançèrent dans une pagaille indescriptible et la prisonnière poussa un cri de sorcière patafiolée par le diable : « A Chaillot, tas de ferlampiers ! Allez- vous faire mettre de la mitraille dans la prose et la frétilante et crever comme des chiens, tas de bâtards ! »

Artus lui fourra son dernier carambar avec le papier d'emballage dans sa gueulante ce qui eut comme effet de la faire taire, car elle s'étouffait. Elle parvint quand même à le recracher à la figure de son petit geôlier. Vexé, Artus, ouvrit la cartouchière qu'il avait ramassée sur un cadavre, y puisant une demi-douzaine de plombs qu'il enserra dans la poche de cuir de son lance-pierre, il prit du recul, étira à fond son élastique et visa la tête de la condamnée. Au loin, on entendait la voix de Léa qui hurlait glorieusement : « Vas-y, l'artiste troue lui sa balle d'amour pour qu'elle pisse du résinet jusqu'à la lie ! »

Artus lâcha l'élastique et les plombs partirent directement vers la Ginette de ses cauchemars ! Le drapeau tricolore effleura le visage du franc-tireur, une bouillie verte et poisseuse vint atterrir sur le blanc de l'étendard. Peu après, Léa le saisit par le bras et le tira vers elle. La Liberté lui roula un patin gourmand et, ensemble, ils s'élevèrent vers le ciel, juste derrière le drapeau qui flottait dans un vent de gloire et de sérénité.

Lorsqu'Artus reprit conscience dans la salle du cabaret, il avait encore le goût sucré et frais du bécot à la glace vanille que la Zizouille lui avait collé sur les lèvres. Il était tout bizarre. Autour de lui, les invités s'amusaient, se lançaient des boules de cotillons en tournoyant tout autour de la table. Le p'tit pwète se leva, pris Léa par la main et, ensemble, ils sortirent dans la rue. La lune était pleine, autant que l'amour qui battait dans le cœur des deux héros de la barricade glorieuse ! Artus balbutiait quelques vers de son cru dans l'oreille de sa Zizouille.

*« Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;  
Ma fronde soudain devenait justice ;  
J'allais sous le ciel, Ma Zizouille, et j'étais ton complice ;  
Oh ! là là ! que de victoires glorieuses j'ai rêvées !  
Mon unique béret avait un large bord.  
Petit-pwète rêveur, j'égrenais dans ma débandade  
Des billes de plomb. Mon auberge était à la Grande Barricade.  
- Nos étoiles au ciel brillaient comme des luminophores.  
Et je les écoutais, empêtrés dans les morts.  
Ces grands soirs de juillet où je respirais ton corps  
La rosée vanillée à mon front faisait flotter le tricolore  
Où, rimant au milieu des cadavres fantomatiques,  
Comme une lyre, je tirais l'élastique  
De mes doigts blessés, la rage diabolique ! »*

\*\*\*\*\*

*Artus Grainbô, le p'tit pwète crotte- misère*

10

*« Une nuit de tendresse pas ordinaire »*

Artus et Zizouille prenaient l'air, la chaleur et le bruit des flonflons dans le restaurant de Verconton devenaient intolérables. Il faisait déjà nuit et la lune était comme posée sur le dôme de la Basilique du Sacré Cœur ! Artus avait encore en tête les paroles de Victor Hugo, son nouvel ami : « Le tigre mange l'homme, Artus, le pou mange le tigre. »... Le tigre mange l'homme... Il triturerait cette phrase dans la tête tout en marchant vers la rue Lepic et finit par la sortir tout haut !

« Hé Artus ! v'la qu'tu t'mets à jaqueter à l'air libre comme un vioque de d'ssous les ponts ! lui lança Léa en lui tapant sur l'épaule.

-N'rigole pas, Zizouille, M'sieur Hugo, c'est un grand homme ! Et moi j'lui ai parlé !

- Fais donc pas l'allumé qu'a rencontré la fée Clochette sur la calebasse d'la butte !

- Mais arrête de me prendre pour un con, Zizouille, j'te jure sur mon béret !

- Arrête de faire celui qui ondule de la toiture ! Ms'ieur Hugo y'a des lustres qu'il bouffe les pissenlits par la racine, avec tout l'respect que j'lui dois !

- Tu sais Zizouille, moi j'pense....

- Allez pense, ma p'tite crotte !... Ça n'peut pas t'faire de mal !...et à quoi c'que le frangin à Mossieur Hugo il pense !?...on peut savoir !

-Je pense, Léa, je pense... je pense que je t'aime, Léa !

- Ah ! t'as trouvé ça tout seul sous la moucharde, plus faraud que le coq du clocher ! C'est du bonheur pour moi, p'tit pwète ! Mais bon....

-Quoi, tu n'me crois pas !... j'peux t'embrasser et te faire du bien comme quand on a dormi ensemble après le Radeau de la Méduse !

-Là j'dois r'connaître qu'on s'étaient drôlement mignottés tous les deux.... Allez viens ici que j'te roule un patin et que j'te fricasse le museau ! »

Elle alla lui chercher la main et l'entraîna sosu le porche de la maison Eymonet blottie au fond d'une impasse une étonnante demeure, à proximité du bas de la rue Lepic. Mal à l'aise dans son coin, Artus ne savait comment réagir à la précipitation de Léa.

Il commença par des effleurements dans le cou et dans le dos, son corps se mit à frissonner, celui de la Zizouille aussi ! Puis ce fut au tour de Léa de lui filer des bisous sous le menton jusqu'au moment où ses lèvres si douces touchèrent les siennes.

Était-il en train de rêver ?... Son corps tremblait, impossible de s'arrêter.

Ce fut comme un feu d'artifice, non ! Un tourbillon de bonheur, une envie de rire, de pleurer !

Artus n'en revenait toujours pas de la fougue de sa copine.



Plus rien n'existait : le temps, l'espace... rien qu'eux dans l'ivresse de leurs baisers...

« J'ai froid, Artus ! Lâcha, Léa rapprochant son corps contre celui d'Artus ! Ils ne faisaient plus qu'un et frémissaient à la fois de froid et de plaisir !

- Oh ! Léa, tu es mon seul désir !

-Oh ! Artus, tu es mon seul désir aussi ! Je plonge dans tes yeux aimants...et... Aïe ! Poussa soudain Léa en s'écartant brusquement de son amoureux ! Qu'est-ce que t'as tout raide et piquant dans le bas du ventre ! Espèce de satire !?... Tu m'as labouré la charnière ! »

Grainbô baissa la tête et dirigea sa main vers la ceinture de son pantalon, passa la main entre son falzard et son calbute ... et il en sortit ...sa fronde qui, dans les mouvements de trombolleur aguiché avait glissé juste à l'endroit stratégique où « c'que les grinches ils ont la gaulle ! » comme disait Vercoton en parlant de l'endroit où l'on voyait venir le gobage !

-Non mais des fois, grainbô, t'es surprenant quand j'y pense ! J'crois qu't'avais les bonbons collés au papier et ... puis merde ! ...tu m'agaces ! T'es qu'un gosse et puis c'est tout !... Lâche-moi avec ta clatapulte !

-Catapulte, on dit catapulte, ma vieille !

-N'me balance pas tes affutages de baragouin ! Tu me gonfles le radis !

-Désolé, Léa, ça m'a échappé !... pas fait exprès ! On n'va pas gâcher c'te belle nuit par des beuglantes de pedzouilles !

-T'as raison, finit par dire Léa fort tendrement ! J'monte comme une soupe au lait ! N'empêche p'tit pwète, j'ai froid !

-Et si on allait s'réchauffer au « Lièvre rusé » ? ... c'est à deux pas !

-T'as raison, mon beau gosse ! Ici on prend la crève ...et puis on pourra toujours écouter Judith Orphie, elle passe à vingt-deux heures ! Y paraît qu'elle fait un tabac ! Moi, j'l'ai pas encore vue j'ne pousse la goulante que le samedi après-midi !

-T'as un joli brin de voix, ma zizouille ! Pour ça oui !

-Arrête, p'tit pwète, j'm'affranchis seulement aux planches que depuis trois mois ! J'ai encore beaucoup à apprendre pour tenir l'affiche ! Mais bon j'me débrouille !

Les toutereaux, bras dessus, bras dessous s'en allèrent légers. À leurs côtés, rien que le globe lunaire, dans leurs yeux des gouffres d'azur, des puits de feu d'amour. C'est dans ces ruelles que se rencontrent les lunes de rêves, les comètes de poésie, les mers d'inspiration et les fables de jeunesse. Ils déambulaient dans ces rues de la butte aux heures d'amertumes, étaient les maîtres de leur solitude. Ensemble, vagabondant dans cette nuit où la vapeur de la tendresse enveloppait gracieusement leur visage parfaitement ovale d'anges en exil. Ils étaient deux petits poètes discrets qui voulaient se rendre voyant des dieux et qui se rendaient à l'inconnu comme si une muse leur signifiait : « Venez, chères grandes âmes, on vous appelle, on vous attend ! Chaussez vos semelles de vent ! L'avenir est à vous ! »

La Nuit devenait encore plus sombre, la lune se voilait, mille rêves en ces deux amants candides apaisaient les vives brûlures que la guerre avait blessés au travers de leurs parents anéantis par quatre années d'enfer qui firent ravalés tous les rêves de bonheur où l'âcreté de l'oppression consuma le corps et le fond de leur âme. Encore cette nuit, leur cœur triste bavait à la poupe de leur jeunesse ! Leurs visages tournés vers la lune blême, dans leur âme, ils dessinaient des fresques d'espoir, des flots abracadabrantiques qui ravalèrent leur cœur ! Ils se regardaient, se réchauffaient, l'esprit vagabond. Mais déjà leur aile s'engourdissait sous le ton gris des cendres du ciel nocturne. La suite brumeuse qui les enveloppait dans un halo sanctifié par la grâce de l'enfance laissait traîner les plis de la robe à pois de Léa devenue neigeuse par le froid des ténèbres montmartroises. Elle lui souriait à son Artus, elle lui chantonait ou plutôt balbutiait les paroles de la complainte de la butte en les mêlant à des mots personnels et suant de tendresse, pour lui, rien que pour lui, en grelottant : « En haut de la rue St-Vincent, une p'tit pwète crotte-misère et une inconnue à p'tits pois s'aimaient l'espace d'un instant. Ils s'aimaient, s'aimaient pour un instant, pour un instant seulement mais ne l'a jamais revue... »

Et Artus enchaînait dans le ton et dans l'esprit de la chanson : « Cette chanson, son p'tit pwète lui composa cette chanson, espérant que son inconnue, un matin d'printemps l'entendrait quelque part au con d'la rue Lepic. Regarde, Léa, la lune trop blême pose un diadème sur tes cheveux roux et la lune trop rousse t'éclabousse de gloire sur ton jupon plein d'pois ! »

Artus l'entoura de nouveau de ses épaules trop étroites et l'immobilisa juste avant de descendre les escaliers de la butte, la fixant au fond des yeux :

« Tu vois, ma Zizouille, lui soufflait-il tendrement, toi t'as de beaux yeux, tu sais ! Et ce soir j'aime l'opale de tes mirettes blasées, toi ma princesse de la rue ! Mon cœur est blessé de l'absence de mes vieux, mais toi, sois la bienvenue dans cette ardeur meurtrie. »

À ce moment, il lui roula un patin inébranlable qu'elle dégusta âprement en lui tenant les oreilles pour mieux lui bouchonner les lèvres ! De sa petite mandigote, il sentait sa menotte qui cherchait sa main, il sentait sa poitrine et sa taille fine. Artus oubliait tous ses chagrins d'enfance frustrée. Il sentait sur ses lèvres une odeur de fièvre de gosse mal nourrie et, sous sa caresse, percevait l'ivresse qui l'anéantissait avec délectation.

Pendant qu'ils se pigeonnaient en enfants chéris tout en dévalant l'escalier de la butte, une ombre large descendait à son tour, à pas feutrés, les volées de marches. Artus et Léa ne l'avaient pas encore aperçu, lui il se rapprochait d'eux et cette ombre entra dans la lueur blafarde de la lune. Il portait une vareuse de velours côtelé noir avec la culotte assortie, enfoncée dans de grosses bottes noires, chemise et cache-nez écarlates, avec une immense cape noire et coiffé d'un feutre noir à larges bords.

De sa main gantée il toucha l'épaule d'Artus. La dulcinée et son petit faraud s'écartèrent dare-dare et Léa fixa les yeux brillant de malice sous l'écharpe rouge de cet étrange personnage. Tandis qu'Artus biglait le gaillard comme s'il y avait du gnac, celui-ci, d'une voix rauque et puissante articula des mots formant ensemble un drôle de présage : « Les escaliers de la butte sont durs aux miséreux.

Les ailes des moulins protègent les amoureux ! I's sont des tin', i's sont des tas, des fils de race et de rats de la peste brune, qui descendent des vieux tableaux. Ah ! Les salauds ! Faites gaffes les mômes ! Je vous attends au « Lièvre subtile » ... Soyez présents !

Et le gars bizarre s'en était allé aussi vite qu'il passa ! Interloqué, Artus regarda Léa la bouche ouverte d'étonnement : « C'est qui ce gus étrange ! fit-il la voix étranglée.

- Si je n'm'abuse c'est tout comme le Bruant ! Rétorqua Léa avec du baba dans le grelot.

- Bruant ?... Aristide Bruant ?

- Aristide Bruant de Bruant, le vrai, le seul Aristide du « Chat Noir » ... et oui mon gars !
- Mais il est dans la boîte à dominos depuis les années vingt ! C'n'est pas possible !
- Mais si mon m'ptit père ! T'as bien joué les Gavroche avec el'père Hugo ! Ben ici c'est pareil mon gus !... Les revenants ça r'vient quand on s'y attend pas !
- Il a causé des salauds ! C'est qui d'après toi ces « salauds » ?
- N'faut chercher, c'est à portée d'une chique ! C'est la bande à Merdador qu'est dans l'secteur ! Si ça s'trouve, c'est les fils à la chienne des Boschs qui nous cherchent !
- Putain de jarni d'sac à papier d'lardons bâtards de sale garce de bourrique d'enfoirée de collabo! Faut s'tenir à carreau !
- T'as raison mon goussepain, y va falloir ouvrir l'œil et le bon !
- Oh ! Zizouille, je claque de taff ! »

Il fit un moment de silence, fixant le disque lunaire encore plus voilé et dit très sérieusement : « Certaines nuits, à Montmartre, sont crânement pondeuses en gaudrioles et en barbouzages. Ce sont elles qui poireautent obscurément, au prix d'une patience sans fin, le cézigue qui aime l'embrouille brusquement percé, la bonne fortune tout à trac et brutal, le coup d'bambou fortiche ! »

\*\*\*\*\*

*Artus Grainbô, le p'tit pwète crotte- misère*

Le « Lièvre Rusé » était un cabaret de chansonnier montmartrois dans un pur style extravagant de la brocante d'artiste, de tout un quartier de rapins et de poètes, un musée que n'aurait pas renié Rabelais, bourré de divagations de fantaisistes débraillés venus crécher là durant plusieurs années comme des débris de cargos échoués après mille tempêtes agitées sous ces crânes : le kitsch le plus hybride qui fût côtoyait mille trouvailles géniales : statuettes polychromes et fresques d' Epinal ; envolées de ribambelles de lièvres futés et provocateurs fouaillés de rouge et auréolés d'or, des chasseurs rougeauds sculptés dans le bois, encadrés de fers forgés et entourés de bécasses de faïence ; vitraux métaphoriques, délirants de couleur rouge, rappelant bizarrement ceux d'une église de village à vous faire trébucher dans le petit escalier en colimaçon qui conduisait dans les coulisses minuscules du petit théâtre ! Sans oublier ses bas-reliefs élimés ; musique de barbarie et orgue de foire... Le Lièvre rusé, caravansérail artistico-mercantile du Capitaine Arcibarbec , seigneur de Rabbit-en-Gargouillette, où, d'une main à crochet tripatouillant l'oreille d'une main, bénissait un malin grigou barbu qui déversait des plaintes, des pipelines de refrains langoureux, des torgnoles musicales. Le tout raisonnant parmi des cuisses de lapins au pruneaux avachis et des salades de tomates arrosées à la diaphorèse acrimonieuse d'Adèle la Vagissante, la cuisinière adipeuse de la cantine nauséabonde et gastrologiquement visqueuse.

Et c'est dans ce caboulot truculent qu'Aristide Bruant déversait chaque soir son « Nini peau de chien » et « À la roquette » dans une lumière tamisée dirigée par Tartine la Rouflaquette, l'éclairagiste, costumier, accessoiriste qui faisait flamber de son seul spot de poursuite au pétrole un décor représentant la rue Lepic en trompe l'œil sur lequel avait été collée la célèbre affiche de Toulouse Lautrec. Celle-ci illustrait le chansonnier tout en noir avec son chapeau à large bord et sa célèbre et inséparable écharpe rouge. C'était inimaginable de retrouver, en 1947, cette figure emblématique du quartier de Montmartre ! La guerre avait singulièrement bouleversé jusqu'à la chronologie de l'époque et le temps jouait à plomber les événements de ses anachronismes déconcertants !

Lorsqu'Artus et Léa la Zizouille arrivèrent au rendez-vous que leur avait mystérieusement fixé Bruant, il n'y avait que trois personnes dans la salle. Ayant quitté la scène et pour plus d'intimité, le chanteur de café conc descendit dans la salle. Désabusé, il se mit à invectiver outrageusement le peu de public que comptait l'assistance qui, étrangement appréciait cette formule. Il est vrai que c'est de cette façon que Bruant créa sa propre légende. Il avait choisi la grossièreté, celle qui faisait rire et se trémousser les deux mômes à Vercoton assis l'un à côté de l'autre dans le fond de la salle. Bruant entonnant le fameux « Oh c'te gueule, c'te binette. »

Chez Bruant, pour saluer l'arrivée d'un client on chantait : « Oh c'te gueule, c'te binette. Ah c'te gueule, c'te gueule c'te binette, ah c'te gueule, c'te gueule que t'as. On dirait qu'tu sors de la villette, pour avoir une gueule comme ça ! » Et tout ça sur l'air de Fanfan la Tulipe. Artus et sa copine écarquillèrent les yeux et ouvrirent une bouche béate lorsqu'ils virent Bruant debout sur une table donnant d'une voix braillarde apostrophant les deux pelés et le tondu attablés devant un verre d'absinthe verdâtre : « Tas de cochons ! Gueules de miteux ! Tâchez de brailler en mesure. Sinon fermez vos gueules. » Une dame, une espèce de bourgeoise de Passy, se sentant incommodée et offensée par les paroles de l'artiste, se leva et fit mine de se diriger vers la sortie du cabaret. Aristide l'interpella très franchement de la sorte : « Va donc, eh, pimbêche ! T'es venue de Grenelle en carrosse exprès pour te faire traiter de charogne ? Eh bien ! T'es servie ! » Artus et Léa ne purent empêcher un rire gras et sonore qui expulsa définitivement la riffarde pot-bouille en agitant sa culbute de reine des dabuches !

Le chanteur se dirigea ensuite très lentement vers les deux mômes qui cessèrent tout à coup de se gondoler. Ils s'enfoncèrent dans les fauteuils râpés et ouvrirent leurs mirettes devant la corpulence de leur ange gardien saugrenu. Il se pencha vers eux et, dans un chant feutré, leur susurra :

*« Faites, gaffe les mômes !*

*I's sont des tin',*

*I's sont dingos, des fils de garce et de collabos,*

*Qui veulent jouer à la gestapo,*

*Ah ! les salauds !*

*I's sont presque tous demeurés,*

*I's ont des salles ball's de toqués,*

*On leur-z'y voit pus ces rotoplots,*

*Ah ! les salauds !*

*I's sont presque tous mal bâtis ;*

*I's ont les abattis, trop p'tits*

*Et des bidons comm' des ballots,*

*Ah ! les salauds !*

*Rapport que tous ces dégoûtants*

*I's pass'nt leur vie, i's pass'nt leur temps*

*A nous courir sur le haricot,*

*Ah ! les salauds !*

*Le soir i's glandes sur les trottoirs,*

*Pour jouer les Merdalar avec leurs affûtoirs,*

*Oùsqu' i' s'enflacqu'nt les ptis poulbots,*

*Ah ! les salauds !*

*Après i's s'en vont vadrouiller*

*Picter, pinter, boustifailler,*

*Et pomper à tous les goulots,*

*Ah ! les salauds !*

*Ensuite i's vont dans les endroits*

*Oùsqu' i' va les fachos, casser d'l'Indochinois*

*Là où qu' y a qu' les volets d' clos,*

*Ah ! les salauds !*

*Quand on les rapporte, l' matin,  
I's sent'nt la Ginette et l' crottin  
Qu'i's ont bu' dans les caboulots,  
Ah ! les salauds !*

*Eh bien ! c'est tous ces Merdador-là  
Qui font des magn' et du flafla  
Et c'est nous qu' i's appell'nt soulauds,  
Ah ! les salauds !*

*I's sont des tin', i's sont des tas,  
Des fils de chienne et d' cancrelats,  
Qui rosse à sang des fils de prolos,  
Ah ! les salauds ! »*

Sans attendre les maigres applaudissements, Bruant, s'assit à côté de la Zizouille. Il serra une main de chaque enfant dans les siennes et leur confia à voix basse : « Ne restez pas trop longtemps ici, mes agneaux, car les frères Merdador, Hans et Günter, ont décidé de vous faire la peau, rapport au patron du bistroquet « Au boyau d'la rigolade » qui a surpris leur conversation de tocards et s'est empressé de me relater amicalement leur projet ! Alors les mômes ! Comme le vent, filez, filez au Sacré-Cœur où vous fixerez votre cœur !

- Au Sacré- Cœur, dans l'église au Bon Dieu ! Nous ? fit Artus en écarquillant les yeux comme un pâmeur ahuri !

- Oui fais vite, petit, avec ta minche ! C'est ça, près du Sacré-Cœur, à Montmartre, tout là-haut ! Tu t'y attendais pas, hein ! Ben c'est comme ça ! Tu verras, le destin est rigolo ! Tout là-haut, tout là-haut et de là, vos yeux embrasseront Paris et nous les coincerons ces salopins de Merdador ! Que ce sera beau ! Que ce sera beau ! De se venger de toutes ces saloperies de mouchard de collabos ! Allez-y mes loupiauds ! C'est venu comme ça, le destin peut être salop mais aussi rigolo ! Allez fixer votre cœur au Sacré-Cœur ! Certainement pour le mieux plutôt que pour le pire ! Et dites-lui au gentil bon Dieu que c'est Aristide qui le veut ! »

Les deux ados se regardèrent, ne comprenant rien au message du chansonnier mystère ! Tandis qu'Aristide Bruant remontait sur scène et annonçait son fameux « Nini peau d'chien », Ils se dirigèrent sans bruit vers la sortie du « Lièvre rusé ». La porte couinait un peu renforçant l'atmosphère inquiétante de cette pleine lune qui sentait déjà le coup de Jarnac !

Effectivement, à peine Artus et Léa étaient-ils sortis du cabaret que deux ombres allongées et menaçantes firent leur apparition le long du mur. Cette nuit-là, donc, semblait devoir être la nuit des règlements de compte. Hans et Günther Merdador avait suivi les deux jeunes montmartrois et attendaient leur proie dans l'obscurité du vieux quartier. Le vent montait dans les ruelles de cet arrondissement tel un mauvais flux de flatulences qui resurgissait comme au temps de la délation de juillet 1942. Artus reconnut Hans, le plus âgé des frères Merdador. Celui-ci frôla l'épaule de Léa et vint se poster devant le jeune garçon qui s'immobilisa net au premier mot du provocateur tout vêtu de noir, le couteau à cran d'arrêt dans la main gauche. De la droite, il serra et tordit son pull sous le menton.

« Alors petit youpin, on traîne encore dans les cabarets minables avec sa greluce !

- Oui mi-minable, you-youidi, fils de, fils de youidi, on tr-tr-traîne .... enchaîna Günther en bégayant

- Ta gueule, Günther, c'est moi qui cause à môssieur le youpin qu'a osé moucher ma chère belle-mère avec sa fronde à deux balles !

- Ta gueule, Günth, j't'ai dit, c'est moi qui cause à ce youidi de Paris... Toi au lieu de jaspiner, occupe toi de la d'moiselle !

Günther s'exécuta et passa derrière Léa, saisit ses deux bras fluets, les tira en arrière et serra ses poignets en les joignant dans son dos.

- Alors, gamin, on rigole moins, hein ! Günther, qu'est-ce qu'on va lui faire à la greluce à Grainbô, hein dis-moi .... !

- Ah ben ça, moi j'ai... j'ai déjà m..m...mon idée , Hans ! On va...on va lui bourrer...

-Ta gueule, j'tai d'jà, dit... c'est moi qui...

- Je..je sais, Hans...c'est toi qui... qui... qui cause !

-Juste Günther !

- Mais alors pour pourquoi qu'tu m'demandes ce qu'on....

-Ferme- la frérot, y'a qu'un con ici, c'est ce p'tit minable !

-Ta daronne du dardant, Hans, son cœur est français, mais son cul est international ! Lança effrontément Artus.

-Retire ça de ton clapet à mouches, sale youtre, ou je te dévisse la tête en trois tours et j'te fais le coup du père François !

- Jamais, morveux de fils de collabo, nazikoff , fils de vieille carne de jean-foutre ! Répliqua Artus qui n'avait toujours pas froid aux yeux et n'était nullement impressionné par ces deux boutonneux d'chalala !

« Fils de collabo » l'expression était correcte et fort à propos pour qualifier les deux morveux de la mère Merdador ! Il faut éclairer d'un jour nouveau une des plus sulfureuses liaisons de l'Occupation, en révélant le contenu de la correspondance secrète de la " Diva de la salle Favart ", comme l'appelait les « crotte misère » du Tout Paris, avec son officier de la Luftwaffe. À l'époque, juste au début de l'épuration, elle avait été publiée dans la presse qui avait, d'une façon croustillante, fait découvrir une fiévreuse passion amoureuse ! Il s'était donc propagé un lourd parfum de soufre sur la relation que Ginette Merdador, chanteuse lyrique à l'Opéra-Comique entretenait avec un bel officier allemand sous l'Occupation. L'instinct collectif conjecturait de fangeuses soirées festives sur fond de croix gammées et une rumeur tenace, qui devait se confirmer par la suite, prétendait même que la Ginette avait été tonduë à la Libération...

L'idylle se noua dans une loge à l'Opéra-Comique de la place Boieldieu. Le 14 février 1941, au grand foyer, à Paris, Gaston Ficheroulin, fils de Louis Ficheroulin Gauthier de Sanson l'Évêque, présenta à son amie Régine Mercantour, un officier allemand : il s'appelait Friedrich Otto Thiler, Oberstleutnant et pilote de la Luftwaffe à Paris. " Ce jeune teuton particulièrement élégant et d'une parfaite blondeur glaciale devait chambouler mon existence ", dira celle que le tout Paris avait applaudie pour ses truculentes interprétations de baronnes bourgeoises dans les œuvres lyriques d'Offenbach.

Mercantour, alias Merdalar avait 43 ans. Thiler, une dizaine d'années de moins. Né à Berlin en 1907, ayant brigué une carrière militaire par amour des avions, il devint un brillant officier qui pouvait se vanter d'avoir participé à la Bataille d'Angleterre. Admirateur d'opéras mais surtout de leurs interprètes féminines, il s'exprimait dans un français très correct. Profil aryen parfait, l'Allemand dégageait une impression de perfection tant physique que morale et signe assez particulier : il avait déjà deux enfants, des garçons, Hans et Günther, qu'il avait eu d'un premier mariage en Allemagne et qu'il fit venir en France, après son divorce, afin de leur trouver une famille, car il comptait bien se fixer définitivement en France dont il était tombé amoureux ! « Ah ! La France, Pariss, champagne, petites madmoisselle, Follies Berchères !

Mercantour le surnommait souvent « Parsifal » en hommage au personnage de l'opéra de Wagner ! Elle avait adopté les deux progénitures du teuton avec joie et surtout était fière de devenir mère par procuration de cette portée issue de la race des vainqueurs du moment. Chacune des lettres qu'elle lui adressait commençait par ces mots magiques, jetés dans la fièvre de son horrible écriture penchée à l'encre mauve : " Mon chevaleresque Parcifal ". Tandis que lui, ouvraient les siennes par un " Meine liebe pariserische Nachtigall " (mon cher Rossignol parisien) !

Quelques semaines plus tard, le rossignol et le chevalier se donnèrent rendez-vous dans la loge de Mercantour après la représentation de « La grande Duchesse de Gérolstein » .

L'héroïne de l'opéra- bouffe d'Offenbach était ravie de recevoir le héros de Berlin, en grande robe volumineuse et bordée d'hermine. Et c'est ainsi que cette idylle romantique débuta... Mais leur passion fut immédiate, absolue et destructrice. Dès qu'ils en avaient la possibilité, ils se retrouvaient dans un prestigieux appartement que louait la cantatrice au 26, rue de Grammont, non loin de la salle Favart. A l'heure où la France occupée subsistait difficilement à coup tickets de rationnement, d'arrestations multiples et de liquidation d'otages, Madame Mercantour et Herr Thiler soupaient de caviar, de homards et de chevreuil de la Forêt Noire ! Ils s'abreuvaient de champagne sans aucune retenue. Puis le Percival de son coeur s'installait majestueusement au piano Steinway à queue pour accompagner la diva dans des chants à consonances gutturales et au ton martial.



Il a été clairement établi que Friedrich Otto Thiler était un nazi ! Membre du Parti national-socialiste avant-guerre, il fut un allemand loyal sans être tombé dans le fanatisme, avant d'être incorporé dans l'aviation. Toutefois, sous l'Occupation, il fut un des bras droits de Göring à Paris - une photo montrait d'ailleurs les deux hommes faisant semblant de grimper au pilier Nord de la Tour Eiffel et ce dans leur uniforme de grand appareil... Régine Mercantour fut même présentée au maréchal du Reich lors d'une première des Contes d'Hoffmann. Mais il semblerait que sa liaison avec la Mercantour eût probablement nui à la carrière de Thiler. En 1943, il fut envoyé se battre dans le ciel d'Ethiopie mais, ne voulant pas quitter la Ville Lumière et sa bien-aimée mezzo-soprano, il refusa de rejoindre son poste. Quinze jours après il fut obligé de rejoindre le front russe où il s'écrasa aux environs de Moscou dans un combat aérien meurtrier. On ne le revit jamais et Régine Mercantour resta seule avec les deux fils de son Perceval qui ne se montrèrent, eux, pas très chevaleresques avec leur belle-mère adoptive. Il désertèrent de plus en plus le foyer familial ainsi décapité de son autorité et militèrent quelques temps après comme jeunes espoirs de l' « Action Française ». Ils acquiescèrent au mouvement politique mis en œuvre par le régime de Vichy, développèrent parallèlement leur haine du Juif, mirent en avant leurs racines germaniques et devinrent de farouches collaborationnistes, obligeant leur « mère », par respect pour la mémoire de leur propre père, à dénoncer la présence juive à Paris. Elle devint, comme chacun le sait aujourd'hui, l'une des principales délatrices lors de la rafle du 16 juillet 1942 et c'est encore elle qui dénonça la famille d'Artus et celle de Léa aux autorités allemandes.

A la Libération, la cantatrice, elle, allait s'effondrer artistiquement. Elle symbolisait, avec quelques autres célébrités françaises du monde des arts et de la littérature, cette " collaboration horizontale " vilipendée par les Français. Épouvantée, en août 44, Merdalar, qui avait bien gagné son surnom, erra sur les grands boulevards dans la nuit parisienne, hantée d'être identifiée par des libérateurs usant bien trop vite de la gâchette. Elle se décida finalement à se réfugier chez des amis du directeur de l'Opéra-Comique, dans le quartier du Parc Monceau. Le 15 octobre 1944 elle fut arrêtée par deux messieurs de la police qui l'emmenèrent pour l'incarcérer à la Conciergerie. En sortant menottée de chez ses amis, elle fut reconnue par d'anciens spectateurs de la salle Favart. Ceux-ci se ruèrent sur la traîtresse, l'attrapèrent par sa tignasse rousse, la jetèrent sur le trottoir et la traînèrent pendant plusieurs centaines de mètres, jusqu'au coiffeur de la rue de Vézelay. Les deux policiers ne s'opposèrent pas à cet enlèvement. Là, les justiciers zélés obligèrent cette bourrique pourrie à s'asseoir dans le fauteuil de coiffure. Armé d'une tondeuse mécanique, la femme du merlan prit un malin plaisir à passer l'outil depuis la nuque vers le front de la Merdalar jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul poil sur le caillou. Pendant ce temps, une jeune femme en rage écrivit quelques mots sur un morceau de carton et y ajouta une ficelle. Une fois la tonte terminée, on lui passa l'écriteau autour du cou. Il y était inscrit : « La cantatrice chauve, a couché avec les boschs ! »

Dès que l'opération fut terminée, les deux policiers vinrent la chercher sans mot dire et la conduisirent à travers les rues jusqu'à la prison de la Conciergerie sous le regard haineux des passants des différents quartiers empruntés. Elle fut interrogée durant neuf jours, puis transférée au camp de Drancy, là où les familles d'Artus et de Léa furent conduites avant d'être envoyées à Auschwitz pour y être exterminées !

Mais elle fut libérée quelques semaines plus tard et assignée à résidence chez ses amis de la rue de Courcelles. Finalement, le 15 décembre 1946, le Comité d'épuration la condamna au « blâme suprême » en l'interdisant de continuer sa carrière artistique sur les scènes françaises, considérant qu'elle avait été sous l'influence d'une autorité ennemie ayant profité de sa célébrité pour s'installer à Paris et trahir ainsi son propre pays ! Comme on l'a déjà mentionné et grâce à un bon avocat, ami de l'ex-cantatrice, la peine fut jugée trop douce et irréaliste par la presse de l'époque. On n'entendit plus jamais parler de la célèbre cantatrice Régine Mercantour. Elle demeura cloîtrée dans son petit appartement de la rue de Courcelles où elle gagna sa vie en reprenant des costumes de plusieurs théâtres parisiens.

Quant aux deux fils de l'Oberstleutnant Thiler, ils tombèrent dans la délinquance de demi-sel sans envergure et vécurent de vols, d'escroqueries et de trafics en tout genre. On perdit leurs traces jusqu'à ce soir dans Montmartre, où ils avaient retrouvé celles de Grainbô, le chargeant à mort des « ennuis » causés à leur belle-mère parisienne. Mais tout cela n'était qu'un prétexte à casser du Juif car, de l'amante parisienne de leur père, il s'en tapait, à vrai dire, comme...comme de l'an quarante, oui c'est ça, comme de l'an quarante !

Artus se laissa insulté sans broncher tandis que Léa ne cessait de se débattre pour se libérer des mains serrées du cerbère Günther Thiler. Les yeux d'Artus balayèrent le sol environnant et aperçurent, au bord du trottoir, un bout de tesson de bouteille cassée ! Une idée germa dans sa tête de pwète tyrannisé par le fils d'un schleu.

« Vingt-deux les mecs, les cognes sont là ! ... » hurla-t-il en levant la tête comme si les condés arrivaient de part derrière les deux bourriques de Thiler. Instantanément, Günther, lâcha Léa de son emprise et dit tout en proute : « Han-Han-Hans ? y...y...y faut s'tirer de ce tr..tr...trou à rat ! ». Mais c'était sans compter sur la subtilité d'Artus qui plongea directement sur le bout de verre, le saisit et l'ajusta en un éclair sur sa catapulte, toujours au garde à vous dans son pantalon. Il tira de toutes ses forces sur l'élastique puis lâcha le tout en direction de Hans, droit devant, et lui toucha le front. La branque de blanc-bec poussa un cri d'apache braillard. Du sang gicla de son front qui l'aveugla dans l'instant. Léa, quant à elle, n'était pas restée inactive puisqu'elle ajusta un de ses coups de pied à la masse sensible des balloches de ce lourdaud de Günther. À ce moment, la cloche du Sacré-Cœur sonna une heure du matin ! Günther était plié en deux de douleur, les deux mains dans l'entre-jambe, tandis que Hans essayait de rejoindre le mur du cabaret tendant les bras et brassant l'air comme un sans mirettes qu'aurait cherché son chemin dans la nuit de sa cécité. Prenant leurs jambes à leur cou, les deux mômes à Vercoton se dirigèrent vers la basilique comme leur avait conseillé Aristide Bruant !

« On se retrouvera, Grainbô, fils de sale youtre, pied plat baptisé au sécateur ! Sale yiddle au bout coupé ! Tu ne perds rien pour attendre ! On te fera la peau ! J'te jure ! On te saignera, toi et ta greluce pisseuse de loloche ! » Lança Günther d'une voix outrancière, face à la lune qui avait bien envie de sourire cette nuit-ci !

-C'est quand vous voulez mes vieux pignoufs ! On vous z'a pas loupé, loubards à la mie de pain ! Ah ! Ah ! Ah ! »

Comme à chaque fois qu'ils se tiraient d'un mauvais coup, les deux amoureux de la Butte se prirent par les épaules et rigolèrent dans la nuit qui n'avait pas encore déversé toutes ses surprises galimatieuses !

\*\*\*\*\*

*Artus Grainbô, le p'tit pwète crotte- misère*

12

« *La Savoyarde* »

Depuis cette bagarre vite esquivée par les jeunes amoureux de Montmartre, le ciel s'était voilé en un rien de temps et il se mit soudain à pleuvoir, comme si le côté maussade du temps de cette soirée présageait une nuit où les tourments allaient se pointer comme dans une tragédie ! N'empêche que, la pierre blanche de la basilique semblait encore plus étincelante et ce bibelot des bénédictines de Montmartre invitait les amants du soir à l'investir. Bras dessus, bras dessous, Artus et Léa, apaisés devant la majesté de la basilique, avaient le nez, non pas dans les étoiles qu'on ne voyait déjà plus dans le ciel obscurci par la masse nuageuse, mais par le dôme de style romano-byzantin dont le lanterneau formé d'une colonnade était curieusement illuminé tel un phare indiquant la route à suivre à l'équipage d'un navire en détresse.

- C'te bouillon d'lavasse qu'est en train de nous pisser dessus, ne me dit rien qui vaille, Léa ! marmonnait Artus d'assez mauvais poil par cette nuit menaçante.

-C'n'est pas c'te sirop d'grenouille qui va nous gâcher la soirée ! On est bien ici, on n'est pas loin du bon Dieu et je sais, crois- en mon pifomètre, qu'il ne peut plus rien nous arriver de moche !

- N'empêche Zizouille, Vercoton et les autres de la fête doivent bien s'inquiéter de ne pas nous avoir vus rappliquer depuis notre petite sortie pour prendre l'air !

- T'occupe, bonhomme ! N'te fais pas d'bille, l'arsouille ! Ils ont bien autre chose à faire que d's'occuper d'not pomme ! Quand Vercoton trinque, il oublie tout ! Même de rassembler la basse-cour pour leur donner à picorer ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Artus n'avait pas du tout le cœur à rire ! Il savait bien que, dans sa clairvoyance de corbeau de la butte qui aurait lissé ses plumes, un drame allait se jouer dans l'heure qui suivait ! Il avait également vu des moineaux qui se battait le matin sur la place du Tertre et ça la croyance populaire est formelle : ils annoncent la guerre !

Soudain la « Savoyarde », la plus grosse cloche de France, se mit curieusement à tinter dans le campanile ! Cette merveille de plus de dix-huit tonnes ne sonne pourtant uniquement que pour les grandes fêtes religieuses, notamment à l'occasion de Pâques, de la Pentecôte, de l'Ascension, de Noël, de l'Assomption et de la Toussaint et on peut l'entendre alors à dix kilomètres à la ronde ! C'était donc un signe que les deux enfants prirent pour un miracle. D'ailleurs, Léa s'agenouilla dès qu'elle entendit ce coup de bourdon !

-N'faut pas hésiter, mon gosselin, y faut rentrer dans la basilique ! C'est not' salut, mon pote ! Le Bon Dieu, il nous a dit comme ça que c'est là qu'on aura not'révélation du jour !

- Une révélation ? Quelle révélation ?

-T'occupe ! Ne tergiverse pas comme un vieux zig ! Tu t'enquilles dans l'entiffe et tu verras ! Foi de Zizouille la fripouille !

- T'as pas l'intention qu'on s'marie un jour de pluie, hasard ?

- N'rigole pas mon mignon, n'rigole pas ! On n'est encore trop jeunots pour se maquer à c't'heure ! Mais viens j'te dis, si les fiass de Merdalar rappliquent, c'est la planque, j'te dis !

- Ces feignants de frelots ne me font pas peur, j'peux les attendre ici sur le parvis ! Toute la nuit s'il le faut !

-Je te crois, frèrot, ... je te crois, mais bon on peut crécher au sec, ça n'paie pas de pain ! Et puis, crois-moi, c'est là-dedans qu'on peut leur jouer un tour à not'façon ! J'ne te dis que ça ! Allez viens !

Grainbô finit par céder aux arguments de Léa et, les deux tourtereaux touchèrent ensemble d'une main hésitante la lourde porte centrale en bronze de l'entrée principale de la basilique. Celle-ci s'ouvrit très lentement d'elle-même miraculeusement. Ils restèrent quelques instant à admirer le tympan central sculpté en bas-relief par Léon Fagel, « Le coup de lance d'un soldat après la mort du Christ ». Léa se signa et Artus l'imita maladroitement.

Devant eux, une lumière vive les inonda et ils pénétrèrent, poussés par une main mystérieuse, un souffle chaud, un peu comme celui des souffleries du sas d'entrée des Galeries Lafayette, les enveloppa et sembla les soulever à quelques millimètres du sol, les faisant glisser doucement dans l'allée centrale vers le chœur de la basilique et son retable en marbre de Carrare. Artus écarquilla ses mirettes ! C'était la première fois qu'il pénétrait dans ce Sacré-Cœur. C'était aussi tout simplement la première fois qu'il franchissait le portail d'une église catholique ! Dès qu'il vit le chœur fermé par onze arcades romanes, étrangement prolongées vers le haut, Artus demeura en extase !

- Retire ton béret, Artus, t'es dans une église ! Lui souffla doucement Léa à l'oreille !

- Tu crois ?

-J'en suis sûr !

-Et si je ne l'enlève pas, qu'est-ce qui va se passer !

-Jésus ne sera pas content !

-Et Alors ? ....

-Ben si tu veux mon avis ...

- T'occupe, mon béret c'est ma kippa à moi ! Mon Oncle Isaac disait toujours qu'un juif, quand il entre dans une synagogue pour le sabbat, il doit être couvert ! C'est un signe de respect, d'humilité envers le Tout-Puissant, il disait tonton Isaac !

- Oui mais ici on n'est pas dans une syna ...

Léa n'acheva pas ! Les orgues de la basilique se mirent en branle. Les quatre claviers de soixante et une notes et le pédalier de trente-deux notes se mire à jouer la Toccata et fugue en ré mineur de Bach ! Artus se remis à genoux, leva la tête en l'inclinant par l'arrière et balaya fiévreusement les quatre cents soixante- quinze mètres carrés de la mosaïque du chœur d'Olivier Merson représentant « Le Triomphe du Sacré-Cœur de Jésus». Tandis que son amie se recueillait les mains jointes et la tête basse, Grainbô fixa son regard sur le personnage du Christ, les bras étendus, la tête auréolée et couronnée par une colombe symboLéant l'Esprit Saint ! Soudain, l'auréole en question devint graduellement plus lumineuse et se mit à tourner autour de la tête du fils de Dieu.

-Hé regarde, zizouille ! Y'a Jésus, il a sa caboche qui s'enflamme ! Qu'est-ce qui se passe ?

Léa releva la tête et sortit de sa méditation. Les traits de son visage se détendirent lorsqu'elle constata aussi le phénomène surnaturel qui se produisait dans cette œuvre d'art religieux !

Elle se pencha légèrement vers Artus et lui dit ironiquement à mi-voix : « C'est parce que tu n'as pas enlevé ton béret ! C'est Jésus qui pique une crise !

-Tu rigoles ! Y va pas s'facher pour ça, ni enflammé la basilique pour si peu ! Non c'est aut'chose, c'est un trucage pour nous....

Mais au moment où ils discutaient de la nature de ce phénomène, l'orgue cessa de jouer et le visage d'un autre homme barbu transparait sur celui du Christ. Son cœur se mit également à s'enflammer et le drapage blanc du vêtement du Messie vira progressivement au noir se mutant en un costume complet comme on en portait au temps de Marius et Cosette !

- Oh ! Monsieur Victor ! Lança tout haut Artus, ne contrôlant plus sa spontanéité.

- Tu rigoles ou quoi ?

-J'te jure, c'est le même personnages qu'était aux barricades...C'est mon ami Monsieur Victor

!- Au barricades !? Quelles barricades !?...

-J't'expliquerai !

Tout en dialoguant rapidement, les deux adolescents ne quittaient pas l'apparition de vue !

- Victor ?...

-Oui Victor ! ...Monsieur Victor Hugo en personne !

-Celui qu'a écrit les Misérables !

- Tout à fait ! Tu te rends compte, il est là rien que pour nous !

- N'empêche il est vraiment culotté ton « Monsieur Victor » pour prendre la place de Jésus-Christ !

Comme ils bavardaient, le buste du célèbre écrivain s'agrandissait et ses traits devenaient sensiblement plus visibles. Au bout de quelques secondes, il surplombait Artus et Léa. Sa voix se fit entendre avec une force et un écho qui les firent frissonner d'émotion :

« Artus, Léa, mes enfants, Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la butte, vous serez délivrés ! Voyez-vous, je sais ce qui vous attend. Vous irez de cloche en cloche par la basilique, vous lutterez et vous triompherez du mal des hommes délateurs et de leurs descendants. Rien ne demeurera impuni plus longtemps. Vous marcherez les yeux ouverts jusqu'à la rédemption. Sans rien oublier, sans plus aucune frustration ! Vous ne serez plus seuls, inconnus, le dos courbé par les misères d'autrefois, les mains croisées par l'impossibilité de faire justice. Plus jamais ça ! Fini la tristesse des jours noirs comme les nuits affreuses. Vous ne verrez plus que l'aube nouvelle. Plus que les ailes des moulins de Montmartre, plus que la joie des fêtes de la butte avec leurs fleurs et leurs musiques pimpantes. Mais avant, mes enfants, vous devrez livrer bataille ! Faire triompher le droit et la vérité !

*« ...Ce n'est pas la fin des canons des verts de gris,*

*Ni l'oubli des rafles de juillet, ni les bombes désamorçées,*

*Qui font la haine éteinte et l'ulcère amaigri.*

*Moi, pour aider les orphelins de la nation à revivre avec volonté,*

*Je me penche vers vous. Commencement : je vous aime.*

*Le reste vient après. Oui, je suis avec vous,*

*J'ai l'obstination farouche d'être doux,*

*Ô vaincus, et je dis : Voici le temps des représailles !*

*Ô votre jeune cœur de juif, sans cesse il tressaille*

*Pour tous les enfants perdus à jamais, tu vibras pour eux  
Pour les enfants ayant leur mère loin de leurs yeux.  
Quand je pense qu'on a tué des femmes innocentes,  
Qu'on a vu, le matin, des mains sortir des fosses puantes,  
Ô pitié ! Quand je pense à ceux qui jamais ne vont revenir !  
Ne disons pas : Par l'ordre nouveau ils furent proscrits, ils furent martyrs.  
Ne pleurons pas sur nous devant ces deuils terribles ;  
De toutes les douleurs ils tombèrent dans ces camps horribles ;  
Ils ont été dispersés au vent qui les a emportés loin de leur patrie,  
Dans on ne sait quelle ombre au fond du ciel obscurcie d'une fumée pourrie.  
Où ? qui le sait ? Leurs bras vers nous en vain se dressent.  
Oh ! Ces trains dévoyés sur qui j'ai pleuré peuvent réapparaître,  
Avec leurs wagons infernaux où l'on expire suffoquant  
Sur eux l'énormité d'un convoi déjà mourant !  
Ils ne purent se relever debout ; le plancher de douleur vibrait de surcroît ;  
Ils mangeaient avec les doigts au baquet tous ensemble dans leur pyjama rayé,  
Il buvait l'un après l'autre au bidon, Ils avaient de plus en plus froid,  
Ils avaient peur, l'ouragan de la haine tourmentant le cachot gelé ;  
L'eau grondait, et l'on ne voyait, parmi ces bruits funèbres,  
Qu'une cheminée allongeant son cou de fumée dans les ténèbres.  
Aujourd'hui, en vérité je vous le dis, va retomber ce deuil qui ce soir encore vous étouffait.  
Tous ces jeunots d'une Merdalar sont de méchants idiots, et que de mal ils ont déjà fait !  
Mais aujourd'hui, comme leur traître mère qui ne faisait pas que raser les murs,  
L'heure de la justice a sonné par vos bras armés ils vont passer un matin si dur ! »*

Léa et Artus avaient les larmes aux yeux ! Entendre ainsi, l'auteur des « Misérables », le vrai père de Cosette, de Marius, de Fantine, évoquer la tragique disparition de leurs parents et son réquisitoire contre les monstres de méchanceté qui avait trahi leur pays, vendu leurs amis, dénoncé le bouc émissaire. Prenant la parole pour défendre l'enfance dont il avait si bien évoqué son vert paradis, usant d'un discours tout proche de l'ironie, Hugo courait le risque d'être mal compris par ces deux enfants, de délivrer une parole trouble, voire obscure.

Mais à voir l'émotion qui emplissait nos deux êtres innocents, il n'en n'était rien ! Le message semblait être bien passé. D'ailleurs, Artus agenouillé et les mains tendues vers son illustre ami l'avait fort bien compris et, spontanément, lui délivra un message clair et judicieux en ces circonstances :

*« Au gibet noir, idiots minables,  
Dansent, dansent les mouchards,*

*Les vilains mouchards du diable,*

*Les rats puants des salopards. »*

Artus se relèva et sortit son épée de bois au bout du bras, la tendit à la verticale, la faisant régulièrement tourner tandis que l'image de Hugo s'estompait et laissait apparaître de nouveau le visage du Christ.

*« Monsieur Hugo tire par les cheveux*

*Les fils de Merdador dans leur chemise brune,*

*Et, leur crachant au visage toute la lie des morveux*

*Les rase, les tond sous la pleine lune !*

*Et les fils humiliés se cachent dans les ruelles de la Butte*

*Comme des cancrelats noirs, les têtes sans le poil*

*Que lissait autrefois leur mère caressante pour ces brutes*

*Se cognent à l'histoire loin de l'éclat des jaunes étoiles. »*

Léa, sourit aux anges et rit de jouissance aux invectives de son petit Grainbô.

*« Hurrah ! Les défaits de la guerre, qui n'avez pas de conscience !*

*Vous pouvez railler ceux qui n'ont pas de patrie, les humilier pour de bon !*

*Hop ! Qu'on ne sache plus si c'est épuration, justice ou transparence !*

*Monsieur Hugo enragé frappe du marteau de bois sur le banc des poltrons !*

*Ô durs souvenirs, jamais on n'oubliera leur trahison de gueux !*

*Presque tous ont quitté la chemise de haine brune ;*

*Aujourd'hui, ce sont des extrémistes, des racistes scandaleux.*

*Sur les crânes, les croix d'aryen sur fond de sang de trouducune :*

*Le corbeau en blouson noir fait sa zarma à nos têtes hébétées,*

*Un filet de bave enragée et foireuse coule de leur faraud menton :*

*On dirait, roulant les mécaniques dans les bals surpeuplés,*

*Des gringuenaudes, des vernisseurs de crottes de chien en carton.*

*Hurrah ! La bise siffle au grand bal des mouchards !*

*Le gibet noir mugit comme un orgue de fer ! .... »*

Un bruit métallique lointain pervertit tout à coup le calme du lieu saint. Artus interrompit son exaltation poétique, calibra de nouveau rapidement tous ses sens et, à l'ombre d'une colonne, attira Léa dans un éclair fulgurant, de toutes ses forces. On entendit plus une mouche voler. Après un long moment de temps suspendu, Artus qui serrait très fort son amie, laissa tomber son épée de bois et l'embrassa passionnément durant une éternité.



La porte de bronze résonnait de coups sourds et réguliers. Artus et Léa avaient interrompu leurs étreintes et s'étaient agenouillés sur une chaise ! Ils étaient transits de peur en entendant ce lourd portail métallique qui cognait dans leur poitrine. Soudain les deux battants cédèrent et, tels deux polichinelles sortant de leur tiroir, Hans et Günther, les fils de la Merdador surgirent, les membres tendus, le visage agressif et les chaînes serrées dans des poings sanguinaires ! Les tigres avaient retrouvé leurs proies innocentes et s'apprêtaient à jouer lourdement avec elles, apparemment sans défenses. Dans leur petite tête de crapauds desséchés, ils ne feraient qu'une bouchée de ces souriceaux de « youdes » comme ils les appelaient si tendrement ! Cependant leur ombre dessinée par la pleine lune, de nouveau dégagée après la pluie, les rendaient semblables à des Goliath de bandes dessinées.

\*\*\*\*\*

*Artus Grainbô, le p'tit pwète crotte- misère*

13

*« Du rififi au Sacré-Coeur »*

Sans se retourner, rien qu'à leur voix, Artus comprit que les vautours étaient de retour, que les chiens avaient retrouvés leur trace. D'un geste prompt, Grainbô enserra la main de Léa dans la sienne. Comme une balle il l'entraîna vers le chœur de la basilique. Des ricanements fusaient de derrière eux. Günther et Hans étaient de forts gaillards bien bâtis mais assez lourds à la détente quand il fallait réagir au quart de tour. Ils se mirent à également à courir mais le jeune couple les avait déjà distancés. Soudain Artus et Léa se séparèrent. Léa se dirigea vers la crypte, enjamba comme une amazone la portière basse et grillagée. Elle fit le tour du déambulatoire, rencontrant les sept chapelles latérales à l'est, et les sept chapelles latérales à l'ouest. Sans hésiter, elle opta pour la chapelle absidiale, dédiée à la Sainte-Famille. Un signe de l'au-delà, sans doute ! Elle se dissimula derrière la statue du Sacré-Cœur offerte par la maréchale de Mac-Mahon et représentant le Christ, les bras ouverts ! Zizouille avait ainsi réussi à semer les deux gros nigauds de Merdador.

Mais Artus qui s'était fendu à fond pour échapper à ses poursuivants sentait son cœur tambouriner dans la poitrine ! Il avait traversé tout le chœur et réussit à pénétrer sous le petit dôme nord-est. Il fallait qu'il fasse vite malgré qu'il avait distancé les deux salopards de fachos. Il se retrouvait bloqué devant la porte d'entrée du campanile, inaccessible au public. Il leva les yeux et résolut d'escalader les murs jusqu'au sommet de la petite coupole. Avec une agilité, une légèreté et dans un silence de caverne il commença son ascension vertigineuse, agrippés aux pierres en saillie. Son ombre se déplaçait sur les parois de la construction, les petites fenêtres du dôme laissaient filtrer au-dessus des pierres circulaires à l'extrémité supérieure de l'ogive, dont les vitraux, traversés par les derniers rayons de lune, diffusaient une espèce de bleu électrique, de jaune infiltré de violet et de bleu empreint de mystère divin.

Soudain, arrivé à mi-chemin de son escalade, un moellon céda sous la pression du pied d'Artus. L'alpiniste de la basilique dérapa dans sa verticalité et perdit pied pendant un bref instant ! Heureusement qu'il avait les bras solides. Il se hissa lentement et pu reposer le pied sur un parpaing en saillie. En tombant, la pierre qui s'était détachée du mur produisit un bruit infernal dans ce lieu de silence absolu. Günther et Hans avait perçu l'origine de ce tapage et s'étaient précipités sous le dôme nord-est. Ils eurent tôt fait de lever les yeux et de distinguer Artus baigné d'une lumière surnaturelle. La voix de Günther résonna en écho quand il lui lança en ricanant : « Ah ! Ah ! Ah !...le p'tit crotte misère, la p'tite cuisse de yupin joue au dieu de la grimpe ! T'es mal barré mon bonhomme !

- Tu espères arriver ou comme ça, mon sale youtre !... directement au ciel ou quoi ! Ah ! Ah !... poursuivit Hans avec sa grosse voix de ballot.

- Tais-toi, Hans, repris son frère, laisse Monsieur Grainbô monter auprès de sa petite môman et de son pôpa ! Il veut jouer les martyres, lui aussi !

Imitant les caïds en se bombant le torse et en plaçant les mains autour de sa taille, il haussa la voix en s'adressant directement à Artus.

- Alors Grainbô t'as l'intention d'aller où comme ça en frisant les murs ?

- T'occupe feignasse, essaie toujours de me rattraper sans t'casser les abatis !

- Chiche, l'alouette ! J'te parie que j'vais te chercher en moins de deux et que j'te fais rejoindre les verts pâturages spécial pour youddi !

-Spéciaux, on dit ! Verts pâturages « spéciaux » du con ! rétorqua Artus tout en poursuivant sa progression vertigineuse.

-Ouais, moi aussi, ajouta, Günther, je vais monter pour te...

- Toi, reste là, coupa Hans et occupe-toi de la Zizouille, elle doit encore être dans la priante, moi je vais aller chercher ce rat puant !

Günther obéit à Hans comme un mouton et regagna le chœur de la basilique. En pénétrant dans l'enceinte sacrée, il remarqua Léa qui redescendait l'escalier de la crypte. Elle bloqua nette et resta immobile tandis que Günther hurla comme un diable : « Zizouille, je vais t'étriper la donzelle ! » Léa se remit en mouvement et descendit les marches qui conduisaient à l'autel principal. Le frère Merdador l'avait presque rejointe lorsqu'elle glissa dans l'escalier et voulut se rattraper au pied qui supportait le cierge pascal. Celui-ci bascula lentement. Le cierge, par la force d'inertie, se désolidarisa de son socle et vola comme un obus en plein dans la poitrine de Günther qui perdit l'équilibre et qui se retrouva empêtré dans le tapis rouge qui recouvrait partiellement les marches ! Juste avant sa chute, l'énorme candélabre métallique se renversa sur lui et s'écrasa sur sa tête qui se fracassa contre le marbre de la dernière marche. C'était l'enfer dans la basilique. La blancheur du carrare se maculait de sang pissant abondamment du crâne du plus jeune des fils de la poukave galeuse.

Artus arriva au niveau de la voûte de la coupole nord-est. Mais qu'allait-il faire une fois arrivé à son sommet qui lui semblait pratiquement inaccessible ? Impossible de sortir par les fenêtres vitrées. Par contre il distingua à la base du bulbe une ouverture assez étroite qui communiquait avec l'extérieur. Il se déplaça latéralement en surveillant Hans qui, en bas, se traînait péniblement suant, soufflant de rage mais motivé par la rage d'estourbir « son petit youtre » ! Artus se faufila aisément par l'orifice et se retrouva en plein vent sur la corniche étroite de la coupole nord-est ! Il ne manqua pas de découvrir le magnifique panorama qui s'offrait tout autour de lui en cette fin de nuit magique. Après un moment, un long moment irrésistible d'admiration, il passa la tête par la lucarne pour voir où en était Hans dans sa grimpe vertigineuse ! Il était cramoisi de rage.

"O Douceurs, ô monde, ô résonance de la blancheur du Sacré-Coeur ! Et là, le corps crispé, les sueurs, la chevelure et les mirettes globuleuses et injectées. Et les larmes blanches, bouillantes, - ô douceurs ! - et la voix de crécelle arrivée au sommet des coupoles des volcans et des vitraux aveuglants. " Le voilà, le gros trouillard de Hans, le fabuleux brûleur de cervelles... récita Artus d'un air moqueur.

- Ta gueule, bouillon de p'tit merdeux ! Attends, la fouine, je vais te baptiser au sécateur et te faire bouffer ton bout de poireau, espèce de pied plat de futur macchabée ! rétorqua Hans qui n'était plus qu'à deux enjambées de la sortie empruntée par Artus.

Ce dernier le laissa arriver au haut et lui fit un doigt d'honneur en s'esquivant par-dessus la rambarde de la coupole. Il se laissa glisser le long du gros câble servant de paratonnerre et se retrouva sur le toit incliné entre les deux coupoles. Il passa le muret, assura son équilibre sur l'arrête du chevet et se retrouva nez à nez avec la statue vert de gris de Saint-Michel terrassant le dragon. Ce dernier impressionna Artus, il ressemblait fort à un crocodile, ce dragon ! Le sourire aux lèvres il salua l'archange vainqueur puis se retint à son épée pour poursuivre son chemin sur l'arête et, enfin, se laissa glisser le long du chevet inférieur pour aboutir au pied du campanile. Il leva la tête et put apprécier les nonante et un mètres de la tour. Hans était déjà en train de se glisser le long du paratonnerre. Artus, ramassa quelques cailloux tombés des parois du bâtiment, les fourra dans sa poche et se retourna furtivement. Il entreprit l'escalade du campanile, s'accrochant aux premiers moellons saillants. En fait, il ne savait pas exactement où finirait cette course vertigineuse. Il commença à paniquer. Il n'avait pas beaucoup de prise au bas du campanile.

Hans rejoignait, à son, tour Saint-Michel. Artus surmonta sa peur et souleva son corps de ses bras fatigués jusqu'à une petite fenêtre dont le carreau était en partie brisé. Il passa la tête par l'ouverture et se faufila comme une anguille à l'intérieur du campanile. Par chance pour lui, on y avait installé un échafaudage destiné à l'entretien du mécanisme de la Savoyarde, la plus grosse cloche mobile du monde !

Son poursuivant tenait vraiment à l'attraper et avait surmonté sa peur pour arriver jusqu'à lui. Il en était encore plus gonflé de férocité ! Il suivit le même chemin qu'Artus avait emprunté pour pénétrer dans le campanile. Le p'tit pwète funambule, lui, avait déjà grimpé la moitié de l'échafaudage. Il s'arrêta un instant pour contempler le battant de la cloche qui était suspendu à sa verticale, s'agrippa à la corde attachée à ce battant de huit cent cinquante kilos et au moins cinq fois plus gros que sa pauvre tête. Il n'y avait aucun danger pour que la cloche s'ébranlât car elle ne sonne habituellement qu'à onze heures le dimanche. Hans venait de pénétrer dans le campanile. Instinctivement, il leva la tête et vit Artus suspendus au bout du battant d'airain. Ses jambes et ses mains serraient la corde.

Soudain, il se balança et attrapa l'une des deux grandes roues du balancier fixé de chaque côté du joug de la cloche. Là il pouvait facilement s'y asseoir comme sur une balancelle. Hans lui lança : « Alors Quasimodo, pauvre cloche, tu espères monter en enfer plus vite que moi ! Ah ! Ah ! À cela Artus répondit par une préparation de tir à la catapulte ! Il ajusta un des cailloux récoltés sur le toit de la basilique dans la bande souple de son arme, étira les élastiques au maximum et visa de son œil en direction de Hans.

- Pardieu, minable chien, charogne de vampire assoiffé de mômerie, je vais te fichier cette caillasse entre les deux mirettes ! »

Artus lâcha l'élastique et le projectile partit en direction de Hans qui l'esquiva habilement. Une grimace vengeresse déforma complètement son visage. D'ailleurs, tout son corps n'était plus qu'une contorsion hargneuse. Un crâne bosselé par les veines qui gonflaient sa tête de porc adipeuse hérissée de touffes de crin jaune ; entre les deux yeux, une veine frontale apparaissait en saillie comme si une bête rampante s'était infiltrée sous sa peau bubelée. Ses doigts crispés mimaient l'étranglement tandis que ses grosses lèvres baveuses frémissaient comme la bouche d'un poisson en quête d'air frais. Toute cette disgrâce lui donnait une allure ridicule mais vigoureuse, de méchanceté et de folie ; sublime ressemblance exceptionnelle à sa mère qui voulait que le physique de son horrible rejeton résultât d'une dysharmonie sans doute voulue par un dieu teuton qui l'avait engrossée. Tel était le champi de Paris né de la cuisse gauche d'une truie infectée par la trivialité répulsive que la nature avait concocté dans l'antre maudit d'un ventre graveleux. On eût dit un crapaud tourmenté et mal assemblé.

Lorsque cette hybridation de batracien et d'homo sapiens grimpa sur l'échafaudage du campanile, ramassé sur lui-même, courtaud, et presque aussi laid que méchant arriva sous le battant, Artus lui asséna un nouveau projectile qui passa une fois de plus à côté de son poursuivant et fit tinter la lèvre inférieure de la cloche en même temps que Hans lui lançait goulûment : « Tu ne sais pas viser p'tit piaf ! Tu tires comme à... »

Mais il n'acheva pas sa phrase car un deuxième projectile le toucha entre les deux yeux. Un petit point rouge apparut sur le front de Hans. Le trou s'élargissait comme si la veine avait éclaté et à présent l'affreux badouillard pissait le sang qui dégoulinait sur son œil, le long de sa joue, jusque dans son cou. Il devenait fou ! Il hurla à la mort comme un loup blessé et ravagé par un incendie intérieur. Il s'accrocha directement à la boule du battant tandis qu'Artus se redressait et se mit à se balancer d'un côté à l'autre sur la roue du joug. À sa grande surprise, Artus, remarqua que la cloche bougeait légèrement. Il accentua le mouvement de va-et-vient latéral en se déhanchant ! Le visage de Hans aveuglé de sang se crispa encore plus, laissant apparaître un masque encore plus hideux. Il demeurait cramponné au battant de la Savoyarde et plus Artus se balançait, plus la tête de son adversaire se rapprochait du bord de la cloche ! Il hurlait comme un fou : « Non, Artus, arrête, arrête, on voulait simplement plaisanter, mon frère et moi, parce qu'on t'aime bien, tu sais, on voulait simplement te taquiner et puis... »

Subitement, déséquilibré, Hans lâcha son perchoir d'airain, glissa le long de la corde mais n'eut plus la force de se cramponner à la corde tandis que la cloche résonnait à chaque mouvement ! C'était horrible, le son lourd et perçant obligea Hans à porter les mains à ses oreilles. Évidemment ce réflexe le désolidarisa de la corde et il se retrouva dans le vide. Une chute vertigineuse le fit aboutir tout en bas du campanile. Le crapoussin à sa maman Merdador baignait dans une mare de sang épais et malodorant !

Artus avait sorti son épée de bois coincée dans sa ceinture, la leva vers le ciel et, sur les derniers tintements de cloche, prononça une sorte d'oraison funèbre empruntant pour cela un ton solennel, tel un chevalier après un combat acharné qui aurait demandé l'aide d'un dieu improbable :

*« Seigneur, quand vaine est la poursuite,*

*Quand dans le campanile résonne la Savoyarde,*

*Et que le glas a sonné la fin d'un combat...*

*Dans mon âme blafarde*

*Faites disparaître les cancrelats*

*Les vils crapauds à ma poursuite*

*Armée délirante aux rires montmartrois,*

*Les lâches poursuivants détruisent notre jeunesse !*

*Vous, emportés par les sons d'airain,*

*Dans les rues de la butte enchanteresse,*

*Sur la place du Tertre et sur les toits*

*Riez au vent nouveau qui passe dans nos mains !*

*Par milliers, dans la rue Mouffetard,*

*Où chantent les zizouilles et les piafs,*

*Tournoyez, sur des musiques de liberté !*

*Pour que chaque enfant des boulevards*

*Soit dans le cœur des poètes d'épithètes*

*Ô notre bonheur d'un jour éparpillé !*

*Mais, anges de notre cité d'en haut,*

*Cortège perdu dans le soir des chansonniers,*

*Laissez les refrains et les couplets si gais*

*Pour ceux qui ont souffert de cette guerre de salauds*

*Dans le froid d'où l'on ne peut revenir éveillés,*

*Dénoncés lâchement par des mouchards très laids ! »*

Artus fut interrompu dans sa prière par une lumière qui venait du bas et dirigée vers le sommet du campanile. Il se pencha par l'ouverture des abassons et, ébloui par un projecteur puissant, il put, malgré tout, distinguer le manège des voitures de police et les agents encercler l'arrière de la basilique. Grainbô distingua parmi la foule la frêle silhouette de Léa et la corpulence hors norme de Vercoton. La Zizouille avec évidemment pu échapper à Günther puisque celui avait été mis hors-jeu grâce à la chute du haut candélabre. Elle avait vite été prévenir Vercoton et tous ses amis de leur aventure nocturne. Ils avaient averti la police qui fit diligence et un assaut se préparait dans l'enceinte du Sacré-Cœur. Tout le village de Montmartre était d'ailleurs sur place, intrigué par les sonnailles de la Savoyarde une nuit de semaine ordinaire. Ayant aperçu ses amis, Artus saisit son béret noir et l'agita à travers les volets inclinés de l'abasson. Il cria de toutes ses forces mais personne ne l'entendait à cette hauteur et avec tout le tumulte autour de la basilique. Alors il descendit ses bretelles sur son pantalon et enleva sa chemise qu'il fit flotter au bout de son épée de bois en la faisant tourner. Léa le remarqua et cria dans la direction de Vercoton : « Regarde, le Grainbô est vivant, il s'est foutu à poil pour mieux qu'on le voit !... Quel balèze cet Artus ! Faut qu'on l'sorte de c't' embrouille ! » Mais Artus ayant vu nettement le comité d'accueil qui lui était réservé, refit le chemin inverse deux fois plus vite qu'à l'aller et salua le Saint Michel en repassant. Il avait frôlé le corps ensanglanté de Hans en fermant les yeux et en croisant les doigts pour que plus rien de semblable ne puisse leur arriver, à lui et à sa chère Zizouille.

Vercoton, Léa, Gavroche, Monsieur Victor, Monsieur Aristide, et quelques gamins de la butte pénétrèrent dans le chœur de la basilique pour accueillir Artus en l'embrassant chaleureusement, heureux de le voir sain et sauf et très fier qu'il s'en soit tiré en héros ! La police emmena discrètement les corps sans vie des frères Merdalar. Malgré cette note macabre, la joie était à son comble ! Progressivement, on entendit une voix s'élever du fond du lieu saint. Un silence s'en suivit. Tout le monde se tourna dans la direction de cette voix qui vibrait tout en échos. Ils distinguèrent une petite silhouette en robe noire, qui s'avancit dans la lumière vers eux. C'était Madame Édith Piaf qui chantait « Les amants de Paris »

*«..... A Paris les amants s'aiment à leur façon*

*Les refrains que je leur dis*

*C'est plus beau que les beaux jours*

*Ça fait des tas de printemps et le printemps fait l'amour.*

*Mon couplet s'est perdu*

*Sur les bords d'un jardin*

*On ne me l'a jamais rendu*

*Et pourtant je sais bien*

*Que les amants de Paris m'ont volé mes chansons*

*A Paris les amants ont de drôles de façons...*

*Les amants de Paris se font à Robinson*

*Quand on marque des points à coups d'accordéon*

*Les amants de Paris vont changer de saison*

*En traînant par la main mon petit brin de chanson.*

*Y a plein d'or, plein de lilas*

*Et des yeux pour les voir ... »*

Léa et Artus se serraient très fort en écoutant Madame Edith et une larme coula sur la joue de la petite reine de Montmartre. Edith Piaf les entoura chaleureusement et, tous ensemble, ils descendirent les marches du parvis de la basilique sous les acclamations nourries d'une bonne partie du quartier qui s'était réuni pour célébrer leur héros du jour. Madame Piaf souleva Artus et le plaça sur ses frêles épaules tout en descendant de la butte par l'enfilade d'escaliers.

Puis le film s'arrêta, arrêt sur image. La fête, une nouvelle fête, prolongea cette issue heureuse et dura, paraît-il deux jours. Il paraît aussi que Victor Hugo récita un poème qui toucha particulièrement Artus :

*« Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille  
    Applaudit à grands cris.  
    Son doux regard qui brille  
    Fait briller tous les yeux,  
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,  
    Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,  
    Innocent et joyeux.  
Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre  
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre  
    Les chaises se toucher,  
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.  
    On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère  
    Tremble à le voir marcher.  
Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,  
    De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme  
    Qui s'élève en priant ;  
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie  
    Et les poètes saints ! la grave causerie  
    S'arrête en souriant.  
La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure  
    Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,  
    L'onde entre les roseaux,  
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,  
    Sa clarté dans les champs éveille une fanfare  
    De cloches et d'oiseaux ... »*

\*\*\*\*\*

## *Artus Grainbô, le p'tit pwète crotte- misère*

### *ÉPILOGUE*

Le lendemain matin, Ginette Merdalar venait reconnaître les corps de ses deux fils à la morgue. Elle déclara en pleurs et dans un accès de colère que si les Nazis avaient pleinement réussi leur entreprise d'épuration des Juifs, on n'en serait pas là et que pour toute mère et quel que soit ce que ses fils aient fait, la mort de l'un ou de l'autre constitue toujours une douleur ! Suite à ces propos prononcés en public, elle fut convoquée à la Préfecture et son dossier fut rouvert. Un procès s'engagea sérieusement et la délatrice fut reconnue coupable de deux cents vingt-cinq dénonciations lors des rafles de juifs du mois de juillet 1942 dont les parents d'Artus Grainbauman et de Léa Zilberstein. Il fut prouvé ouvertement que Régine Mercantour de Cahors, alias Ginette Merdalar était une collaboratrice active, apportant des renseignements à l'armée allemande, ainsi que sur un plan sentimental et sexuel avec des hauts placés du régime nazi installés à Paris. Il s'agissait bien de collaboration horizontale. Elle fut condamnée à être incarcérée à Fresnes aux travaux forcés à perpétuité. Elle mourut en 1952 d'une tuberculose mal soignée.

Edith Piaf promit à Léa de l'aider dans sa carrière musicale. Elle l'avait déjà auditionnée plusieurs fois au cabaret le « Lièvre Rusé » et remarqué la force de sa voix. Elle lui proposa de chanter en première partie de son tour de chant à l'ABC. Rien que ça ! Selon Edith, elle le méritait bien, sa gentillesse, son courage et puis son talent ferait d'elle une grande vedette. Piaf lui confia trois chansons qu'elle n'avait pas encore inscrites elle-même à son répertoire. Sous le nom de Léa Zilber, elle connut un succès, avec comme parolier un certain Artus Gravy, un p'tit poète qui lui écrivit plus de deux cents chansons.



« Elle passera très vite de l'état de zizouille de Montmartre à celui de star du tout Paris ! »

On lui a enfin trouvé ce qui lui fallait à Léa et avec son génie de pwète angélique, elle fera des merveilles ! » avait lancé Piaf au jovial et plantureux Mitty Goldin, le patron de l'ABC qui finit, après de longs palabres, par accepté Léa dans le music-hall le plus fréquenté de Paris. Il trouvait que la « Zizouille » en question était trop gouailleuse et un rien insolente pour un tremplin aussi glorieux et incroyable que sa salle de spectacle.

Quand Edith lui annonça qu'elle allait chanter dans le music-hall en question, Léa se mit à pleurer. Elle prétextait qu'elle était trop petite et qu'elle était trop grande et trop mince, que le public allait la confondre avec un pied de micro ! Mais Piaf lui confia que, elle, elle s'était trouvée trop petite pour se lancer dans l'aventure et qu'on aurait risqué de ne pas la remarquer sur cette grande scène de music-hall. Elle avait dépassé tout ça, sans complexe et s'était affirmée par l'intensité de sa voix tel un torrent qui avait fait chavirer le public plutôt que par la plastique de son corps ! Cela rassura Léa qui, lors de sa première prestation en première partie de son ange artistique, su convaincre la salle entière par ses textes forts écrits sous la plume de son amour de « crotte-misère ». Elle réussit à modeler son visage par les sentiments qu'elle devait faire passer parfois avec une expression excessive. Elle avait formidablement su s'imposer en communiquant cette frénésie de vivre dans des larmes de joie communicative vêtue de sa mythique robe noire à pois blancs. Contrairement à Piaf, une sensualité étrange se dégageait de son corps, une inimitable tendresse enfantine passait au travers de ses mouvements de bras qui pétrissaient l'air et la musique en même temps.

En fréquentant celle qui fut la même Piaf, Léa avait compris qu'elle deviendrait une femme de théâtre, de cinéma, un personnage qui vivrait des situations, et qu'il lui fallait une histoire, un décor pour chaque chanson. Elle a fait percevoir à Artus un comportement d'auteur en s'efforçant de lui faire sentir ce que devait être une chanson pour passer la rampe, parvenir aux gens. Généreux et aimant, Artus était un auteur exigeant et redoutable. Seigneur et maître en tant que compagnon de Léa, il était en même temps son serviteur dans le travail. Quant à Vercoton, trop porté sur l'absinthe, il coula des jours plus ou moins heureux au milieu de son petit monde Montmartrois. Il écrivit même quelques textes pour Léa dont le célèbre « Terte de Montmartre » une chanson à boire qui fut diffusée sur toute les radios de France pendant plusieurs semaines. Il mourut cependant d'une crise cardiaque en célébrant d'une façon un peu trop festive son septante-deuxième anniversaire.

Le succès de Léa paraissait éternel et avec Artus, elle vécut plus de quinze ans de rires fous et de folle vie, de musique, de tempêtes et de passion. Elle tint plusieurs fois le haut de l'affiche à l'Olympia. Piaf, qui suivait sa protégée dans l'ombre, lui conseilla, comme elle, de conquérir l'Amérique ! Ce qu'elle fit avec succès !

Elle finit par remplir la salle de l'Olympia à elle toute seule ! Le public faisait la queue pour l'applaudir déferlant de tous les quartiers de la capitale. Les gens l'applaudissaient à tout rompre dans sa belle petite robe bleue à pois blancs, miraculeusement éclairée et cerclée d'un halo vermillon comme le rideau du fameux music-hall ! Puis, par des arrangements divers et vertigineux, elle se retrouva au Carnegie Hall de New York, avec son p'tit pwète qui le suivait dans l'ombre mais qui se gorgeait de toute la lumière dégagée par sa compagne ! Léa chanta devant des publics de la haute, face aux plus grandes fortunes des USA ! La voix de Léa Zilber et le silence religieux de son public donnaient chaque fois des frissons au brillant Artus ! Et cette voix qui faisait vibrer les cœurs autant que les colonnades du théâtre. C'était le même silence religieux que lorsqu'on écoute du Bach dans une grande cathédrale ! Elle faisait danser toute la peine du monde en faisant danser la vie ! Cette voix des enfants opprimés par une guerre à laquelle ils ne comprenaient rien ! Toute de pureté et de chaleur, sa voix, fusant vers ce gouffre noir de la salle non éclairée, parfois ponctuée de minuscules brisures d'émotion qui donnaient à celui qui l'écoutait religieusement un bonheur viscéral. Pour elle, Léa Zilber, la petite fiancée du p'tit pwète, la scène était toujours dix fois trop grande !

Des coulisses, elle pénétrait à petits pas feutrés sur le plateau désert où seul était planté le micro sur son pied. Sa démarche un peu gauche faisait fondre le public de tendresse. À chaque vague d'applaudissements, elle saluait en plaçant la main droite sur le côté gauche de sa poitrine puis, de nouveau, c'était sa voix dont le souffle provenait du ventre débordait du cœur de la scène mais surtout du sien. Quand Artus était dans la salle, il pleurait, la trouvait grande et merveilleuse. Il disait à tout le monde qu'il avait de la chance de l'aimer autant et, souvent, il s'exprimait dans ce sens lorsqu'il venait la rejoindre dans sa loge bien avant que tous ses amis se précipitent pour la congratuler, lui apporter des fleurs et l'embrasser afin de la remercier du bonheur qu'elle leur avait procuré ce soir-là !

Puis un jour d'octobre 1963, au cours d'un voyage retour du sud-est de l'Asie, où elle avait chanté pendant trois semaines au Victoria Concert Hall de Singapour, leur avion disparut dans l'Annapurna, au cœur du Népal à plus de sept mille mètres d'altitude et très exactement le jour où Piaf mourut à l'âge de 47 ans des suites d'une hémorragie interne due à une insuffisance hépatique. Coïncidence extraordinaire, coup du destin ? Artus prétendait que Léa, sa Zizouille, était toujours vivante bien que les recherches, difficiles à cette altitude, ne donnèrent aucun résultat quant aux éventuels rescapés. L'appareil avait été littéralement pulvérisé en se fracassant dans les rochers de la chaîne abrupte de l'Himalaya. Avant le départ de l'avion de l'aéroport de Changi à Singapour, le mauvais temps sévissait déjà au-dessus du Golfe de Thaïlande et, pour l'éviter, l'avion emprunta un couloir centré sur Dahka. D'heure en heure, les aéroports de Dahka, Kathmandu et New Dehli étaient mis au courant du déroulement normal du vol qui devait faire escale à l'aéroport de Tribhuvan à Kathmandu. Mais l'appareil de la ligne britannique BAC One-Eleven ne donnait plus signe de vie depuis son passage au-dessus de l'Inde. Une violente tempête sévissait sur l'Annapurna... Les minutes s'écoulaient, lourdes d'angoisse. Des avions furent envoyés immédiatement en reconnaissance au-dessus de l'Annapurna. On signala le crash de l'appareil dont les morceaux de carlingues étaient dispersés sur des centaines de mètres à travers la montagne, mais aucun signe de vie !

Différentes hypothèses furent émises quant aux causes de l'accident ! L'hypothèse d'une panne mécanique suite aux amas de neige qui s'étaient introduits dans les moteurs, d'un incendie dû à un court-circuit dans le train d'atterrissage, de l'explosion du moteur à cause d'une surchauffe. Mais on conclut quelques mois plus tard à une erreur de navigation en procédure d'approche en vue. Il y avait à son bord 9 membres d'équipage et 48 passagers.

Parmi les victimes se trouvaient :

- Odile Peckinpah, romancière et ses deux fils, Adam et Bill

- Rahdami Yssar, célèbre tennisman du Pakistan et champion olympique
- Oscar Bisbee, le grand financier des aciers Goldiron
- Léa Zilberstein, la célèbre chanteuse internationale, compagne du non moins célèbre poète et impresario Artus Grainbô
- Lady Janeth Respignol, chorégraphe au Ney York City Ballet

Artus Grainbô ne voulait toujours pas admettre la mort de sa bien-aimée ! Il lut et relut toutes les lettres que Léa lui écrivait régulièrement pour exprimer sa joie d'être avec lui et de réaliser ses rêves de petite fille sur les scènes du monde entier ! En Mars 1964, il décida de se rendre au monastère de Kopan à Katmandu. C'est là qu'avait été recueillis les objets appartenant aux victimes de la catastrophe aérienne. Il fut reçu comme un hôte sacré et s'entretint de longues heures avec le grand Lama du lieu qui lui montra la collection d'effets personnels des 57 personnes emportées dans cet horrible accident. Il reconnut la valise de Léa contenant encore quelques effets personnels et notamment sa robe fétiche bleue à pois blanc !

Il éprouva une profonde tristesse. Le Lama lui offrit l'hospitalité sans limite. Artus s'initia au Bouddhisme et à la méditation. Et il médita, des journées entières ! Le monastère était superbe perché, sur une colline surplombant Katmandou et face aux montagnes de l'autre côté, le jardin était magnifique et c'est là parmi les rhodos en fleurs, les fougères, les orchidées parasites qu'il demeura à penser aux joies de son enfance, avec ses parents, puis chez Vercoton avec sa Zizouille ! La nature semblait avoir ajouté, rien que pour Artus, cigales, papillons et essaims sauvages, intarissables auprès des eaux turquoise du torrent !

Et puis il y avait la Butte, les souvenirs qui s'étiolaient comme des âmes dissoutes dans la nostalgie avec des poètes aux semelles de rêves vaporeux ! Là-bas, dans un coin minuscule du vieux Paris, il y avait ceux qui regrettaient l'époque des titis de Paris, des p'tits pwètes, des enfants de la muse des pentes de Montmartre qui respiraient le parfum de la bohème. Ce temps où les promeneurs du dimanche venaient siroter sur le comptoir d'un bistrot quelques vers flamboyants et enivrés d'un poète, écumant la crème d'une joie de vivre à un bon verre de rouge qui scintillait dans la lumière des lampions.

Peut-être qu'aujourd'hui, les nostalgiques se contentent des effluves de fausses notes d'accordéon et farfouillent le dimanche pour découvrir la vraie vie de ce quartier. Ils espèrent, pour quelques sous, acquérir l'essence même de la Butte dans les vieilles échoppes d'artistes, les vieux bouquins des librairies minuscules et surchargées en longeant aussi le théâtre des Abbesses et le cabaret du Lièvre Rusé, aujourd'hui disparu, où sévissait autrefois, juste après la guerre, la p'tite Zizouille, son franc parler et sa gouaille, le p'tit Artus, le miraculé du Vel d'Hiv et son vieux père adoptif, Ms'ieur Gustave dit Vercoton. Et puis tout en haut, la meringue de pierre, le Sacré-Cœur, celui où Piaf avait porté le p'tit pwète sur ses épaules et où le père Hugo, le papa de Cosette, avait philosophé avec lui, là et sur les barricades du côté de la rue Lepic et Saint Vincent ! Que de mirages, de songes, de réminiscences ses aventures singulières ont mis en scène dans ses rêves, dans ses lectures, dans son imagination. Parfois, dans le vent qui fait danser encore Grainbô chanter ce qui lui tenait tant à cœur et qui lui manqua tout le reste de sa vie d'adolescent et d'adulte : une mère ! À sept ans, il récitait déjà les poètes et en particulier un certain Arthur Rimbaud, l'étoile filante de la poésie française, lui le révolté, l'assoiffé de liberté. Celui qui explora les méandres de l'âme, de la perception et de l'imaginaire ! Et si Artus Grainbô était la réincarnation montmartroise du poète aux semelles de vent !?

Grainbô finit par rester définitivement à Kopan où il abandonna définitivement la poésie au profit de la prière et de la méditation, vivant de ses souvenirs de jeunesse. Personne ne le revit à Paris. Il avait perdu son âme et comme disait Victor Hugo, son pote en une sorte d'épithète qui aurait pu lui être dédiée :

*« Il dort. Quoique le sort fût pour lui bien étrange,*

*Il vivait. Il mourut quand il n'eut plus son ange ;  
La chose simplement d'elle-même arriva,  
Comme la nuit se fait lorsque le jour s'en va. »*

\*\*\*\*\*

## **ARTUS GRAINBÔ, Le p'tit pwète crotte- misère**

### ***Avertissement***

*Artus Grainbô est un personnage imaginaire composé à partir du poète Arthur Rimbaud et du petit poulbot de Montmartre, un titi parisien frondeur, gavroche et poète à la fois.*

*J'ai voulu écrire ce roman dans un phrasé original et le plus savoureux, baignant dans une époque sensible de l'histoire de France. Ce p'tit pwète est une être chaleureux mais irrévérencieux par nécessité, celle de se battre pour trouver sa place dans une société déconstruite par la seconde guerre mondiale.*

*Ce livre, je l'ai voulu empli de naïveté et de douce ironie. J'ai été inspiré par l'âme truculante de F .Dard et les dialogues dignes d'un Audiard. J'ai fait en sorte que le texte chante à la lecture avec le petit Artus, un personnage qui devait s'ancrer instantanément dans le cœur du lecteur.*

*J'ai construit une histoire que je voulais captivante regorgeant de rebondissements forts amusants, riches de détails, de couleurs et d'originalité.*

*Dans cette écriture, j'ai révélé progressivement la densité, l'intensité d'un poète très particulier. Un « pwète » qui parle comme le petit Grainbô ne pouvant que rêver d'amours splendides. Il fallait que le ton et l'intensité ne fléchissent pas d'un bout à l'autre du roman, une sorte de verve qui exploserait dans les mots et les répliques. Un texte épique dans une époque tourmentée. J'ai tenté de baigner le lecteur dans l'ambiance de ces quartiers pittoresques de Paris avec la gouaille du chansonnier et des personnages dont les enfants seraient particulièrement attendrissants !*

